



Jean BOUVIER (1869-1935)

Connaissez-vous Jean BOUVIER ? ... Non ?

Pourtant, son roman *Les Abandonnés* fut un des principaux prétendants pour le Goncourt 1907¹ et permit à son auteur de postuler pour le Prix de Rome². *Le Berceau vide*, qui se déroule dans le Cotentin, eut aussi un succès d'estime des critiques en 1924³. Mais son œuvre est bien plus vaste. Jean BOUVIER sera l'auteur d'ouvrages techniques, de romans et nouvelles populaires, de contes fantastiques, de romans policiers et de pièces de théâtre ou de radio-théâtre..., sous son nom ou, parfois, sous le pseudonyme Jean de la Noë⁴.

Jean BOUVIER est né en Bretagne en 1869⁵. Mais il a, dans un premier temps, surtout écrit sur la Normandie. Pour cause, il a épousé une Normande⁶ et vit en

1 [Vingt-cinq ans de littérature française : tableau de la vie littéraire de 1897 à 1920. Tome 2 / Eugène Monfort \(1925\) p 49](#)

2 [L'Echo de Paris 05/06/1907](#)

3 [La Lanterne 09/06/1924](#) appuyant sur le côté sociétal et [Le Moniteur du Calvados 06/07/1924](#) relevant le caractère local.

4 Je n'ai relevé qu'un seul cas, sa pièce de théâtre *Pour l'Empereur*, jouée à travers toute la Basse Normandie en 1901, dont le titre peut faire jaser concernant un auteur qui, au quotidien, est conseiller de préfecture, donc représentant de l'État républicain. Cependant, la précaution fut inutile puisque, à chaque représentation, le journal local répétait à l'envi le vrai nom de l'auteur. Voir par exemple

[Le Journal de l'Orne 01/06/1901](#)

« *Un auteur dramatique ornais*

M. Jean Bouvier, connu par ses deux derniers livres, Rocaboy, Une Conquête, et par les fines nouvelles du cru qu'il donne de temps en temps à la Revue Normande, est, nous affirme-t-on, l'un des deux auteurs d'une pièce en quatre actes, Pour l'Empereur, qu'on doit monter prochainement au Théâtre de la Renaissance à Paris, et qui, sur le point d'être jouée en tournée, ne tardera pas à titre représentée à Alençon. Félicitations et compliments à notre aimable compatriote. »

[Le Journal de Flers 11/09/1901](#) : « *On sait que sous le pseudonyme de Jean de la Noë se cache un délicat conteur normand, notre sympathique compatriote, M. Jean Bouvier, conseiller de préfecture à Alençon. »*

5 Jean BOUVIER (pour l'état-civil Jean Marie Amand Honoré BOUVIER) est né le 24/10/1869 à Ploeuc-sur-Lié (22) [vue 428](#)

6 Il s'est marié le 11/02/1895 à Saint-Lô avec [Andrée, Anna, Marie DUVAL](#) (1876-1965), fille d'un pharmacien de la ville. [vue 57](#)

Normandie. En 1900, en compagnie de MM. Blaizot et Duval, il dirige la *Revue normande* à Alençon⁷. En 1901, avec Léon Boutry, il crée la *Société des Auteurs Normands*⁸. Par la suite, il collabore à de multiples revues et journaux, surtout au *Petit Parisien*, où, de 1909 à 1926, il publie plusieurs dizaines de contes se situant souvent, au moins nominale, dans l'Orne ou dans la Manche.

D'un point de vue professionnel, après avoir longtemps servi la Préfecture de l'Orne⁹, il deviendra inspecteur de l'Assistance publique, en Vendée¹⁰ puis en

7 [Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne 1900 p 220](#)

La *Revue Normande* prend la suite de la *Revue Normande et Percheronne*. [Le Journal de Flers 18/07/1900](#)

8 [La République Française 12/11/1901](#) & [Le Journal de l'Orne 29/06/1901](#)

Voir aussi Les Auteurs Normands à Bagnoles-de-l'Orne : [Le Journal de l'Orne 24/08/1901](#) & Les Auteurs Normands à Argentan [Le Journal de l'Orne 15/03/1902](#)

9 Il est déjà conseiller de préfecture lors de son mariage en 1895.

En 1901, il est secrétaire général de la Préfecture.

À compter du décret du 17/01/1902, il devient Vice-Président du Conseil de Préfecture de l'Orne (voir [Le Journal de l'Orne 25/01/1902](#)); c'est sous cette fonction qu'il publie son *Précis des lois d'assistance et d'hygiène publiques* en 1907 (voir la présentation de l'ouvrage dans la [Revue des établissements de bienfaisance 1908](#)) et c'est la fonction qu'il occupe encore lorsqu'il rejoint l'Assistance Publique.

Pour mémoire, les conseils de préfecture, créés en l'an VIII, furent remplacés en 1926 par les conseils de Préfecture inter-départementaux qui sont eux-mêmes devenus, en 1953, nos actuels Tribunaux Administratifs. Dans chaque département, le Conseil de préfecture était présidé de droit par le Préfet, lequel était assisté de conseillers (faisant fonction de juges, révocables par le Président de la République), du secrétaire général de la préfecture (faisant fonction de représentant de l'État, défenseur de l'acte administratif contesté) et d'un secrétaire-greffier. Un vice-président, pris parmi les conseillers, était nommé chaque année pour siéger en lieu et place du préfet en son absence.

10 Un premier arrêté en date du 14/11/1907 le nomme dans les Hautes-Alpes. Voir [Revue des établissements de bienfaisance 1907 p 408](#)

Mais, en pratique, il n'y sera pas installé vu que, dès le mois suivant, un nouvel arrêté en date du 12/12/1907 le nommera dans la Vienne. Voir [Revue des établissements de bienfaisance 1908 p 18](#)

Sauf que, dans le tableau annexé à la circulaire du 10/12/1907, il figure comme inspecteur de l'Assistance Publique en Vendée. Voir [Revue des établissements de bienfaisance 1908 p 36](#)

C'est donc bien en Vendée qu'il débute sa carrière dans l'Assistance Publique.

Enfin, « par arrêté du 19 novembre 1908, M. Bouvier, inspecteur de l'assistance publique de la Vendée, a été titularisé dans le grade d'inspecteur de l'assistance publique de 4e classe, à partir du 15 novembre 1908. » Voir [Revue des établissements de bienfaisance 1908 p 419](#)

Pour mémoire, dans chaque département, il y avait un inspecteur de l'Assistance Publique plus un ou deux sous-inspecteurs et un ou plusieurs commis.

Loire-Atlantique¹¹ et enfin dans le Pas-de-Calais¹². Il sera d'ailleurs vice-président de l'Association amicale des fonctionnaires de l'Inspection de l'Assistance publique¹³. Il faut savoir qu'il avait lui-même perdu son père quand il avait neuf ans et sa mère quand il n'en avait que quatorze.

D'un point de vue littéraire, outre les sociétés normandes précitées, il était membre de la société des gens de lettres. Reçu parmi les Rosati (société littéraire d'Arras) en 1925, il en devient le Directeur en 1928. Il était aussi membre du comité d'administration de l'Amicale des Romanciers populaires¹⁴.

Il sera également conseiller municipal et même adjoint aux Beaux-Arts et à l'instruction publique de la ville d'Arras¹⁵.

Quelques semaines avant sa mort, il se verra décerner le prix Émile Richebourg par la Société des Gens de Lettres.¹⁶ La même Société lui avait déjà décerné un Prix Balzac en 1907¹⁷; année où il était aussi devenu officier de l'Instruction publique¹⁸.

11 Il y est nommé en 1912. Voir [Revue des établissements de bienfaisance 1912 p 269](#)

Lorsque la Première Guerre Mondiale éclatera, il se fera signaler par la lettre qu'il adressera à chacun de ses protégés partis au front, lettre-type publiée notamment dans [L'Excelsior du 24/11/1914](#). À noter que cet article fait le lien avec la littérature puisqu'il rappelle que Jean BOUVIER est l'auteur du roman *Les Abandonnés*.

12 Nommé durant l'été 1919. Voir [Le Pas-de-Calais Libéré 21/08/1919](#) (sur le site des AD 62)

Le journal utilise le terme « directeur » de l'Assistance Publique qui est inexact. Il reste inspecteur. Mais, par son ancienneté, il est devenu « hors classe »

13 Il est élu vice-président de l'Association amicale des fonctionnaires de l'Inspection de l'Assistance publique le 27/05/1911. Voir dans la [Revue des établissements de bienfaisance 1911](#)

c'est à l'occasion de l'AG du 1912 que la [Revue des établissements de bienfaisance et d'assistance](#) rappelle que l'élection de l'année précédente portait sur un mandat de quatre ans.

14 [L'Intransigeant 10/10/1926](#) & [L'Intransigeant 16/11/1927](#)

15 [L'Intransigeant 28/09/1928](#)

16 [Le Journal 18/12/1934](#)

17 [Le Temps 18/12/1907](#)

18 Voir [Le Journal de Flers 30/01/1907](#). Rappelons que, depuis le décret du 27/12/1866, l'attribution des palmes académiques a été étendue au-delà du corps enseignant, aux personnes dont les travaux sont utiles à l'instruction publique (savants, écrivains...).

Il décédera le 2 mars 1935, au 14 bis rue Mouton Duvernet à PARIS (14è)¹⁹

Ci-après, sélection de nouvelles qui sont censées se situer à moins de dix kilomètres de chez moi. Je ne dirai pas que ces nouvelles décrivent fidèlement les communes citées. Mais, pour le moins, elles ont le mérite de les citer.

Enfin, pour mieux cerner le (bon)homme Jean BOUVIER, j'ajoute des articles commentant la lettre qu'il avait envoyée à chacun de ses pupilles partis au front en 1914.

En pièce annexée, bibliographie de Jean BOUVIER, en évitant l'écueil des homonymies. Cette bibliographie est bien sûr à parfaire d'autant plus que la majorité de ces œuvres sont des contes de quelques pages voire de quelques colonnes disséminées de ci, de là. Sur ce document :

- sur fond bleu : les œuvres référencées sur le site de la BNF
- sur fond jaune : les œuvres dont je n'ai trouvé que la référence
- sur fond vert : les œuvres lisibles en intégralité

¹⁹ Voir la fiche de [Jean BOUVIER dans l'arbre généalogique de son petit-fils](#)

LA VAMPIRE

La Vie Mystérieuse, n° 41, 42, 43, 44 & 46
(septembre-novembre 1910)

Je livre ces pages à la méditation de mes confrères, les docteurs en médecine qui n'admettent point les phénomènes surnaturels, nient les effets morbides sans causes pathologiques, refusent de croire aux manifestations du satanisme, à la puissance des exorcistes et traitent par des douches les malheureuses victimes des esprits du mal.

J'exposerai les faits tels qu'ils se sont produits, tels que je les ai subis et soufferts. Mon récit sera de franchise et de sincérité. Je sacrifierai à l'exactitude et à la vérité les effets d'horreur tragique, les écarts d'une imagination encore vibrante du choc des événements. Je briderai ma plume et la contraindrai autant que possible au récit fidèle et nu.

Parfois les mots me manqueront pour décrire tant d'épouvante, pour peindre de tels états d'âme, pour imposer de telles visions, pour rendre d'une façon vivante et même d'une manière précise ce que j'ai vu de mes yeux, senti physiquement, ressenti psychologiquement.

Mais le lecteur saura suppléer au défaut des termes, s'il veut me lire sans arrière-pensée, sans me taxer d'avance de visionnaire ou de dément.

Il me suivra dans les chemins d'ombre et de mystère, d'autant plus facilement que je l'y conduirai sans ruses et sans détours.

Et quand il aura lu ces pages de cauchemar, je suis persuadé, s'il n'abdique point son scepticisme, qu'il reconnaîtra au moins la loyauté de mes intentions. « *Rien n'est plus difficile, écrit Huysmans, que de tracer une ligne de démarcation entre les attaques variées de la grande névrose et les états différents du satanisme.* »

Je ne prétends pas résoudre le problème, car il est bien évident que chacun juge la matière à son point de vue . Les prêtres et les sorciers croient au surnaturel ; les médecins n'admettent que le naturel.

Pour ma part, je l'ai déjà dit, je ne veux entreprendre qu'un récit exact, laissant à chacun le droit de croire ou de ne pas croire.

Mais la franchise impose toujours la vérité.

J'avais environ vingt-cinq ans , lorsque je vins m'établir à Saint-Martin-de-Cenilly, pour y exercer la médecine²⁰.

Mon choix était dicté par la seule raison que je possédais dans cette commune trois fermes et une petite maison « bourgeoise . »

Ces biens venaient de m'échoir en héritage. Les fermes se trouvaient assez loin du bourg . La maison se voyait à cent mètres de l'église, en bordure sur la grande route départementale qui va de Coutances à Saint-Lô²¹.

Ceux qui ont la veine de posséder la terre normande doivent surveiller « sa faisance valoir » pour en tirer profit. D'autant que mes propriétés constituaient toute ma fortune, j'occupais la majeure partie de mon temps à surveiller mes fermiers, en attendant la clientèle qui ne se pressait pas de venir.

Les gens de Saint-Martin avaient pris l'habitude de se soigner, de guérir et de mourir sans l'aide du docteur. Ceux qui contrevenaient à cette loi générale préféraient à mes ordonnances les recettes des « rebouteux » qui foisonnaient aux alentours. Leur ignorance égalait leur avarice et leur entêtement était sans bornes.

Ah oui ! On imaginerait difficilement des paysans plus grossiers, pins arriérés, habitant un pays plus isolé, éloigné de toute agglomération, privé de communications avec le monde intelligent, sans télégraphe, sans tramway, sans chemin de fer, presque sans routes carrossables...

Toutefois le sol était gras et fécond. Ces bœufs et les vaches erraient par troupeaux

²⁰ L'auteur est docteur... en droit

²¹ La D38, sur laquelle se trouve St-Martin relie Saint-Lô à Gavray. Rien à voir avec la Saint-Lô-Coutances qui passe au mieux à une quinzaine de kilomètres du bourg de St-Martin ;) En revanche, le caractère isolé de la commune était tout à fait réel.

dans les prés. Les récoltes de seigle, de blé, d'orge ou de sarrasin bariolaient les champs. Les collines couvertes de pommiers s'étendaient à perte de vue jusqu'à l'horizon. Le soleil dans le ciel bleu dorait et parfumait l'ensemble des choses. On respirait largement. On vivait parmi les belles couleurs et les bonnes odeurs. Rien ne vaut la vie à la campagne au printemps et en été.

Mais le pays devenait affreusement triste en automne et en hiver avec l'aspect désolé des sillons nus, des arbres sans feuilles, des prés noyés par la rivière, des chemins boueux, du ciel éternellement gris, de la pluie tombant lente et froide, sans arrêt, ou de la neige enveloppant tout dans un linceul...

Moi, je me plaisais à Saint-Martin en toute saison.

De solides liens m'attachaient à cette terre. Je l'aimais verdoyante et ensoleillée ; je l'aimais nue et sombre parce que mes ancêtres l'avaient labourée, parce que j'y étais né... La solitude de ma demeure ne me pesait pas. Je vivais au milieu des souvenirs, entouré de choses précieuses et familières. Ma vieille servante, Mélanie, faisait mon ménage. Elle se couchait à l'heure des poules, se levait au chant du coq et restait à bavarder dans le bourg le reste du temps. C'était une fille honnête et paresseuse qui m'aimait bien. Il lui arrivait souvent de me cuisiner de bons plats pendant que je courais les routes pour voir mes malades, administrer mes biens, ou simplement pour me distraire.

Nos guérets étaient giboyeux, notre rivière poissonneuse. La chasse et la pêche sont plaisirs de bourgeois campagnards.

Ceci dit, j'arrive aux événements que je prétends livrer à la méditation des incrédules. Leur point de départ peut se placer au mois de novembre 19.., deux ans environ après mon arrivée à Saint-Martin.

Je revenais de la chasse en suivant une « viette » qui coupe du village des Huchettes²² pour aboutir au bourg. Le soir indécisait l'apparence, estompait les contours et confondait l'image des arbres, des fossés et désunissons.

Je « cheminais », le fusil à la bretelle, la carnassière sur les reins, précédé de mon

²² [inconnu](#)

chien Philos, un setter de pur sang.

Je marchais allègrement. Des nuées de corbeaux s'élevaient des labours et tourbillonnaient au-dessus de ma tête en croassant. Je n'avais jamais vu tant de corbeaux. Ils me paraissaient plus gras et plus noirs que d'habitude, d'une race inconnue dans nos contrées. Leurs cris étaient sinistres au milieu de la désolation du soir, sur l'étendue des champs déserts. Bref, ils m'énervaient au point que j'allais épauler mon fusil et tirer ... quand Philos vint brusquement se jeter dans mes jambes en hurlant.

Philos hurlait longuement, douloureusement... Les gens de Saint-Martin qui entendent hurler les chiens ainsi par les nuits de lune, prétendent qu'ils sentent passer la mort.

Je voulus calmer mon chien. Peine perdue ! Il hurla plus fort... puis se coucha, le poil hérissé, l'œil ardent, la gueule ouverte, montrant les crocs.

À ce moment deux dames m'apparurent au tournant du sentier, deux dames voilées de crêpe et vêtues de deuil... Elles venaient vers moi... Philos se ramassa pour bondir. Je n'eus que le temps de le saisir par le collier et de le retenir. Les dames passaient lentement sans paraître me voir. Elles ne parlaient pas. L'une me sembla jeune, svelte et gracieuse ; l'autre voûtée et cassée en deux par la vieillesse. Cependant, la jeune s'appuyait languissamment sur le bras de la vieille qui semblait la porter, la traîner le long du chemin...

La stupéfaction me cloua dans l'ombre du fossé, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu ... Je n'avais pas l'habitude de rencontrer de belles dames dans les sentiers de Saint-Martin... Celles-ci, d'ailleurs, m'étaient complètement inconnues. D'où venaient-elles ? Où demeuraient-elles ? Qui les amenait au pays ?

Je posai ces questions à ma servante Mélanie sitôt rentré chez moi, et je sus immédiatement à quoi m'en tenir...

Mélanie remplaçait la gazette du bourg. Sa principale occupation, — on le sait déjà , — consistait à recueillir et à colporter de porte en porte les nouvelles et les faits divers.

— Monsieur le docteur a rencontré les dames du Catet, me dit Mélanie. Elles

sont installées « à demeure » depuis quinze jours . Ce sont des « horzaines», des espèces de baladines qui font peur aux gens...

Lancée sur un sujet, ma servante parlait d'abondance sans s'arrêter. Je l'écoutais toujours sans l'interrompre .

— Monsieur le docteur connaît bien le Catet, à un quart de lieue de la Huchette en « tirant » sur Belval²³. Faut'y pas être damné pour habiter une maison pareille, fermée dans quatre murs et loin de tout voisinage ? Une maison qui n'a pas été ouverte depuis vingt ans, où tout est pourri, dont les chambres sentent le moisi et la lèpre , un vrai nid de limaces, de lézards ou de rats.

Je connaissais bien le Catet. Pendant que Mélanie parlait, je revoyais nettement cette vieille gentilhommière abandonnée, ses portes de bois vermoulu, ses fenêtres aux abat-vent clos, sa ceinture de murailles couvertes de lierre, ses pignons pointus et leurs deux girouettes qui criaient au vent...

Je voyais les arbres centenaires de son parc couronnant la crête des murs, les chênes aux branches tordues, les flèches sombres des sapins, la masse lourde des marronniers et des tilleuls, la chevelure éplorée des cyprès ... Je voyais les douves pleines d'une eau verdâtre où chantaient les rainettes, le fouillis des ronces et des orties sur les talus, l'amas de feuilles mortes qui pourrissaient à leurs pieds. Je me rappelais des impressions maintes fois ressenties en passant devant cette maison, la tristesse qui me poignait, une sorte d'inquiétude, de peur instinctive qui me forçait à doubler le pas... la pensée que c'était là une chose morte, une sorte de tombe fermée sur de terribles souvenirs...

Ma servante continuait :

— Faut croire que ces créatures-là sont reniées du monde et qu'elles ont besoin de se cacher comme des bêtes de nuit au fond d'un trou. Que sais-je ? Elles ont des noms qu'on ne peut pas prononcer sans s'écorcher la

²³ St-Martin c'était l'extrême sud du canton de Cerisy-la-Salle et Belval l'extrême nord. Une douzaine ou une quinzaine de kilomètres les séparent, suivant qu'on parle du bourg de Belval ou du quartier de la gare. De plus, Belval est effectivement bordée par la St-Lô-Coutances.

bouche, des noms de sauvages ... Elles parlent « charabia ». Faut les faire répéter pour comprendre. Et voilà deux dimanches déjà qu'elles manquent la messe !... Ce sont des hérétiques, y a pas d'erreur !

Je crus devoir intervenir :

- On peut être honnête femme sans pratiquer la religion catholique. Toutes les croyances sont respectables.
- Je dis que ces femmes-là sont vendues au diable, reprit Mélanie. Les avez-vous bien regardées, Monsieur le docteur ? Il y en a une jeune et une vieille. La vieille a l'air d'une sorcière ... La jeune a l'air d'une morte...

Elle s'arrêta une seconde pour reprendre d'une voix plus basse :

- J'ai vu des mortes... Eh bien ... C'est tout pareil...

Je m'écriai :

- Cette fois, vous exagérez, Mélanie...
- Parbleu ! je sais bien que la personne en question n'est pas défunte, puisqu'elle marche, parle et remue comme tout le monde. Mais elle donne l'idée d'une déterrée . Elle porte pour ainsi dire le «signe » de la mort, et elle doit en avoir conscience, car un voile lui couvre toujours la figure.
- Si vous n'avez aperçu sa figure que sous un voile, je ne m'étonne plus...
- Je l'ai vue sans voile chez le boucher, pas plus tard qu'hier midi. Le boucher tue tous les mardis et vendredis soirs. Eh bien ! elle vient ces jours-là , au moment juste où il égorge les bêtes. Elle vient pour boire du sang ... et elle en boit de pleins verres, vous entendez, Monsieur le docteur.
- C'est très possible, Mélanie. Certains malades boivent le sang des abattoirs. Le remède est vieux. Et les vieux remèdes ont leur valeur...

Mélanie me parla encore longtemps des deux étrangères. Je dus entendre tous les racontars qu'elle avait glanés sur leur compte depuis quinze jours. Les commères de villages ont plus terribles que la peste. Elles déchirent les gens sans les connaître, à belles dents...

Pour ma part, je ne versais pas dans ce travers. Je ne croyais que ce qu'il était

possible de croire. Je taxais le reste de mensonges. Et je plaignais sincèrement ces deux étrangères, tombées dans un pays perdu au milieu d'une population hostile. Mais pourquoi venaient-elles se fixer au Catet ? Après quels avatars... quels événements douloureux et décisifs ? Je me posais la question sans pouvoir la résoudre. Et mon imagination trottait, inventant des raisons, cherchant des causes, des explications raisonnables.

Le lendemain, je ne songeais plus à cette histoire, quand Mélanie entra dans mon cabinet pour me remettre une lettre.

— On l'apporte du Catet... Monsieur le docteur. Bien sûr qu'il y a des malades là-bas .

L'enveloppe portait mon nom tracé d'une écriture large et haute. Je l'ouvris. Et pendant que Mélanie attendait, curieuse ... je lus :

« Monsieur le docteur,

Je vous prie de venir de suite au Catet pour donner vos soins à ma fille Mirka qui est très souffrante.

J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Suivait une signature que je dus renoncer à déchiffrer, mais qui me parut des plus exotiques.

— Vous avez raison, dis-je à Mélanie. Il y a une malade là-bas...

— Une des femmes ?

— Oui.

— Et vous allez la soigner ?

— Naturellement

Elle hocha la tête et formula :

— À votre place je me méfierais.

— De quoi ?

— Un mauvais sort est si vite jeté ...

J'éclatai de rire et je sortis.

J'avoue que la curiosité de voir les deux étrangères me poussait beaucoup plus

que le devoir professionnel. Je marchais d'un pas nerveux. Le soleil se cachait sous les nuages. Le vent me jetait son souffle froid dans la figure. Une brume fine et légère flottait sur les terres mouillées par les pluies de novembre.

Je m'arrêtai devant le Catet. Rien ne changeait son aspect extérieur. La mélancolie de l'automne pesait sur ses pierres, sur son toit, sur son parc teinté d'ocre et de pourpre. Les fenêtres gardaient leurs contrevents fermés.

Le grand portail était clos. Et tout était silencieux au dedans comme au dehors de la propriété. Rien ne décelait la présence de ses habitants, aucun bruit aucune voix...

Je restai quelques secondes assez perplexe. Comment m'introduire, annoncer ma visite... ? On n'avait pas précisément l'air de m'attendre. Enfin j'avisai, à gauche du portail, une toute petite porte munie d'un heurtoir en fer.

Mon coup de marteau retentit dans l'écho du parc, une fois, deux fois ...

Des bandes de gros corbeaux s'envolèrent alors des arbres et passèrent les ailes tendues au-dessus du chemin ... Chose bizarre! Je crus reconnaître les corbeaux que j'avais déjà vus la veille, avant de rencontrer les deux étrangères.

Cependant des pas s'approchaient et la porte s'entrouvrait lentement, comme à regret, laissant un vide de quelques centimètres, la place de passer une main.

— Ne craignez rien , fis-je en poussant.

Le vantail céda sous ma pression et je me trouvai en face d'un homme au teint de safran, à la barbe hirsute, vêtu d'une blouse de toile écru, chaussé de fortes bottes, un vrai type de moujik.

— Je suis le docteur, déclarai-je. Je viens pour soigner la jeune fille malade.

Il remua la tête du haut en bas, émit quelques sons en portant ses mains à sa bouche, puis à ses oreilles, pour me faire comprendre qu'il était sourd et muet.

Mais ou lui avait évidemment donné des ordres, car il me précéda vers la maison. Nous suivîmes une allée entre deux rangées d'arbres qui enchevêtraient leurs branches en forme d'arceaux. Des bancs de pierre se dissimulaient dans l'épaisseur de l'herbe, pareils aux tombes d'un cimetière abandonné . Nos pas bousculaient la

couche de feuilles mortes.

Nous gravâmes enfin le perron du Catet. Je fus introduit dans une sorte de boudoir garni de meubles laqués et de tentures polychromes, devant une femme en deuil.

Elle portait les marques de l'âge. Ses cheveux blancs, frisés comme de la laine, auréolaient sa figure couleur de vieux buis. L'arête de son nez se recourbait comme un bec pour venir rejoindre son menton. Deux rides très profondes creusaient ses joues et accentuaient l'amertume de sa bouche. Ses yeux s'enfonçaient sous l'arcade des sourcils et dans les poches des paupières. Son corps maigre et sec se courbait en arc.

Mélanie n'avait pas exagéré. Elle ressemblait à ces vieilles tziganes qui disent la bonne aventure, aux sorcières des légendes qui chevauchent un balai pour aller au sabbat.

Je n'eus pas besoin de lui dire qui j'étais. Tout de suite elle me donna son état civil.

— Je m'appelle Wanda Kowieska. Ma fille a nom Mirka. Nous sommes Polonaises et nous habitons Varsovie avant la mort de mon mari qui était fonctionnaire au service du gouvernement russe.

Je m'inclinai. Elle continua :

— Je vous ai fait venir pour ma fille. Voilà un an qu'elle languit. Pauvre Mirka ! Le mal qui la ronge cause mon désespoir. Si vous avez vu des fleurs qui se fanent, qui périssent faute de sève, vous devez comprendre... Pourtant nous avons consulté des médecins et suivi leur traitement... En dernier lieu, on avait ordonné le séjour à la campagne, la vie calme, loin du monde. Alors nous sommes venues dans ce pays. Je pensais que ma fille allait guérir. Hélas, non ! Elle est retombée brusquement aussi malade qu'autrefois...

Elle parlait en cherchant ses mots, avec un accent bizarre mais avec une grande correction.

— Quand son mal la prend, Mirka s'endort. Les docteurs appellent cela de la

léthargie. On pourrait la croire morte. Non? elle respire, elle vit ; ses yeux voient, ses oreilles entendent. Elle reste ainsi l'espace d'une semaine. Puis elle se réveille, elle ressuscite, elle retrouve lentement des forces. Mais vous allez monter dans sa chambre... Vous examinerez et vous jugerez.

J'esquissai un geste d'assentiment. L'étrangeté de cette maladie m'impressionnait. Les affections nerveuses étaient rares dans ma clientèle si restreinte. J'ignorais complètement la léthargie.

Pour me renseigner, je demandai :

- Pouvez-vous me nommer les médecins que vous avez consultés, préciser leur diagnostic, m'indiquer leurs prescriptions ?
- À quoi bon ! Nous avons consulté à Londres, à Paris, à Vienne, à Saint-Pétersbourg . Les docteurs qui ont soigné Mirka étaient des célébrités, des hommes éminents, des spécialistes. Leurs traitements n'ont donné aucun résultat.

J'avouai très franchement :

- Madame, je ne suis pas un homme éminent. Je ne suis pas non plus spécialiste. Après tant d'efforts inutiles, je crains fort d'échouer à mon tour. Elle eut un sourire plein d'ironie.
- Je crois que vous êtes aussi capable de soigner ma fille que les autres. Le simple bon sens suffit souvent là où la science s'égare. D'ailleurs j'ai confiance en vous.

Je ne trouvai plus rien à répondre. Madame Kowieska me précéda dans l'escalier qui conduisait aux chambres. Sur le palier de l'étage elle ouvrit une porte :

- C'est ici, me dit-elle, entrez !

L'appartement me parut assez vaste, bien que plongé dans l'obscurité. Les rideaux hermétiquement fermés des fenêtres ne laissaient pas passer le jour. Une bougie, dans un chandelier de cuivre, brûlait auprès du lit de la malade. Sa lueur étoilait la pénombre. J'aperçus sur les oreillers la blancheur d'un visage aux yeux clos.

Madame Kowieska me souffla dans l'oreille :

— C'est ma fille Mirka !

Je m'approchai. Ce qui me frappa d'abord, ce fut le teint de Mirka. la pâleur verdâtre de son front et de ses joues, la lividité de ses lèvres et de ses paupières cernées de bistre, l'immobilité complète de ses traits.

Ce teint de cadavre n'enlevait rien à la beauté de la jeune fille. Au contraire ! L'apparence du trépas la solennisait. Sur la blancheur des linges, dans le flot de ses cheveux noirs dénoués et répandus, avec ses longues mains jointes dans un geste d'éternité, elle rappelait les vierges reliquaires, les vierges de cire couchées au fond des chapelles votives, sous les autels. Sa mère devina mes impressions et soupira :

— Pauvre Mirka ! On la dirait morte !

Je continuai mon examen.

En relevant les draps, je découvris la forme du corps moulé aux plis d'une longue chemise. Les membres n'avaient point la rigidité cadavérique. Les articulations des jambes et des bras jouaient sans effort. Ma main chercha la place du cœur. La peau donnait une sensation de froid, mais le cœur battait. Je percevais son mouvement faible et régulier. La poitrine se soulevait lentement, insensiblement, pour aspirer et respirer l'air... Je dis à madame Kovieska :

— Votre fille vit et respire...

Elle s'écria :

— Pouvez-vous la guérir ?

— Je puis essayer. Ce sommeil bizarre provient évidemment d'un phénomène nerveux, mais on peut en chercher la cause dans la faiblesse, dans l'anémie qui débilite la malade... Supprimer la cause, c'est supprimer l'effet.

La vieille n'avait pas compris. Elle m'interrogea.

— Vous parlez d'anémie... que veut dire ce mot ?

— Il exprime la disparition des globules rouges du sang. L'anémie peut résulter d'une maladie antérieure, du tempérament des malades, de leur genre de vie. Les chagrins, les grands chocs moraux en déterminent

l'évolution.

À mesure qu'elle comprenait, madame Kowieska hochait la tête.

— C'est bien cela! Vous avez trouvé la cause du mal.

— Votre fille n'a plus une goutte de sang rouge dans les veines, dis-je encore.

Ses lèvres, ses gencives, ses paupières sont absolument incolores.

Regardez.

Pour appuyer ma conclusion, j'entr'ouvris doucement les lèvres sur les dents, puis je retroussai la paupière gauche sur sa sclérotique...

La prunelle très noire se noyait dans le blanc laiteux de l'œil. La pupille, pleine de paillettes brillantes, se dilatait à la lumière. Et tout à coup cette pupille s'immobilisa aiguë comme la pointe d'un stylet d'or. Il me sembla qu'elle me lançait le rayon de son regard... Une sorte de jet de feu brûlant et pointu m'entra dans le crâne. Ce fut rapide, mais douloureux au point que je ne pus retenir un cri.

— Qu'avez-vous donc ? me demanda madame Kowieska.

— Je n'ai rien, rien... Mon examen est terminé. Descendons ! Je vais rédiger mon ordonnance.

Je m'éloignai du lit avec précipitation. La vieille dame n'insista pas. Dans le petit boudoir du rez-de-chaussée, j'écrivis les formules d'un énergique traitement contre l'anémie, et je pris congé...

Je n'avais jamais éprouvé une telle hâte de quitter le chevet d'un malade. Ma sortie ressemblait à une fuite. Le regard de Mirka me brûlait. L'impression d'une pointe aiguë durait sur mon front. Je me sentais dominé par une émotion singulière, qui allait en s'exaspérant. Je ne pouvais pas exactement l'analyser. Elle était faite d'une inquiétude poussée jusqu'à l'angoisse et aussi d'une peur atroce. On éprouve une émotion à peu près pareille pendant un violent orage, entre la décharge électrique de la foudre et le coup de tonnerre. On s'arrête de vivre dans l'attente...

Je respirais avec peine en attendant quelque chose. Quoi ? Je ne savais pas : un

bruit, un choc, une douleur peut-être ? L'idée me vint ensuite qu'on me suivait. Cette idée absurde s'implanta, se fixa. Je me retournai plusieurs fois et ne vis personne. Néanmoins je continuai à sentir la présence d'un être vivant sur la route déserte, d'un être qui marchait sur mes talons, dans mes pas...

Cet espèce de cauchemar s'évanouit quand j'arrivai devant ma maison. Ce fut le coup de soleil balayant un nuage noir. Le sang-froid me revint avec l'énergie et le sens de la réalité. En réfléchissant aux sensations éprouvées, je conclus à une excitation cérébrale passagère, à un effet d'auto-suggestion.

— Je me suis monté le coup, me dis-je. C'est évident ! Les racontars de Mélanie m'avaient échauffé la cervelle. J'ai vu les choses avec une imagination exaltée. Je les ai colorées, déformées, agrandies, surnaturalisées... En résumé rien n'est bizarre dans cette aventure. Elle reste simple et banale. J'ai été appelé à donner mes soins à une jeune fille chlorotique ; un point, c'est tout.

Ces réflexions faites, je déjeunai rapidement, puis je partis pour la chasse. Rien ne vaut une longue course pour calmer les émotions violentes. J'arpentai des kilomètres. Je franchis des fossés et des haies. Je me fatiguai pour dompter mes nerfs et tuer la mauvaise fièvre. Mélanie me vit rentrer à la nuit, très gai, avec une gibecière garnie et une faim de loup...

— Voilà qui est bien ... me dit-elle. Quand M. le docteur est joyeux, moi je suis contente. J'avais craint le contraire après sa visite au Catet.

Les soirées d'hiver sont longues et tristes pour ceux qui vivent seuls à la campagne. On doit s'ingénier à tromper l'ennui des heures jusqu'au moment de dormir.

Quand je ne restais pas à me chauffer dans la cuisine où Mélanie bavardait sans frein, je m'enfermais dans mon cabinet pour lire ou pour écrire sous la lampe, pour feuilleter mes bouquins et mes revues de médecine, ou tout simplement pour rêver sans témoins.

Une paix profonde m'entourait. Dehors, la pluie pouvait tomber en cataractes, le vent siffler en plaintes aiguës, la lune bleuir la neige ou argenter les champs, je ne m'en souciais guère. Dans ma robe de chambre et dans mes pantoufles j'étais à l'aise, j'avais chaud. Le sommeil venait doucement me prendre. Les rares bruits du dehors m'arrivaient assourdis... Le couvre-feu tintait au clocher. Une charrette attardée roulait sur la route. Un chien aboyait.

Ce soir-là, je me retirai dans mon cabinet, autant pour éviter les indiscretes questions de Mélanie, que par besoin de m'allonger dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenets.

La nuit était claire et froide. La lueur de la lune luttait avec la lumière de ma lampe. J'entrepris de lire mon journal selon mon habitude pour occuper le temps. Ma servante allait et venait dans la cuisine, remuait les casseroles, rangeait la vaisselle et vidait les eaux grasses en parlant toute seule... Vers neuf heures, elle se retira dans sa chambre.

Le besoin de sommeil m'alourdissait. Mes idées se brouillaient. Les lettres imprimées dansaient sous mes yeux. La feuille du journal pesait à mes doigts. L'idée ne me venait pas de gagner mon lit. L'engourdissement me clouait dans mon fauteuil. Je cédaï au plaisir de rester immobile à cette molle douceur que procure le coin du feu, quand il gèle au dehors.

Je ne puis dire combien de temps je demeurai ainsi anéanti de bien-être... Ma pendule battait les secondes, aucun autre bruit ne troublait ma paresse.

Tout à coup la clochette de la porte se mit à tinter doucement, timidement.

Je crus avoir mal entendu et me dressai pour écouter...

D'abord un silence... puis un nouveau tintement plus appuyé, plus prolongé...

Je me dis :

— On vient pour un malade. Il faut voir.

À la fenêtre, j'observai la route. Une femme stationnait devant chez moi. Le clair de lune prolongeait son ombre. Elle paraissait très grande et donnait l'idée d'une longue tache blanche dans la blancheur de la nuit.

En pareil cas le devoir d'un médecin est impérieux.

Je descendis. Mais la porte ouverte, je reculai de surprise devant Mirka Kowieska...

Muette et légère, elle passa, monta l'escalier et entra sans hésiter dans mon cabinet.

En vérité, elle semblait connaître autant que moi-même les détours de la maison. On aurait pu croire qu'elle y était déjà venue.

Je la suivis, ahuri par son apparition, par son invasion rapide, sans comprendre l'étrangeté de sa présence, de sa visite à cette heure.

Son pas ne faisait aucun bruit. Elle glissait avec des ondulations, un balancement gracieux des hanches et de la croupe, à la manière des patineuses, ou comme si d'invisibles ailes l'eussent soutenue au ras du plancher.

Dans mon cabinet, elle se tint droite et immobile pendant l'espace d'une seconde.

Je m'empressai de lui offrir un fauteuil...

Sitôt assise, elle releva d'un geste harmonieux son grand voile de crêpe et me montra sa face pâle, encadrée dans ses longs cheveux.

Je commençai une phrase...

— Permettez-moi de vous demander, madem oiselle...

Je ne pus achever. Elle ouvrit ses paupières baissées. Les rayons de ses prunelles vinrent me frapper. Ce furent deux vrilles qui s'enfoncèrent dans mes tempes à la fois...

Je m'écriai :

— Dites-moi ce qui vous amène, mais je vous en supplie ne me regardez pas ! J'entendis son rire, une vibration grêle, rapide, pareille au battement d'aile d'une chauve-souris...

Mais elle ferma les yeux...

La sueur perlait sur mon front. Mirka restait assise Son buste oscillait comme une chose flottante au vent, le rire découvrait ses dents blanches et pointues.

La force de rester debout me manqua. Je dus prendre une chaise en répétant :

— Parlez-moi, dites-moi ce qui vous amène...

Sans me répondre, elle se leva, se pencha et d'un bond se jeta sur moi.

L'imprévu de son acte paralysa ma défense. J'étais comme une proie aux mailles d'un filet. Les flots de sa chevelure m'inondaient le visage. Ses bras me serraient. Cependant son corps ne pesait pas. En voulant la repousser je ne tâtai que du vide...

Et la lutte fut courte, parce qu'elle m'aveugla avec la lueur de ses yeux.

Je me crus submergé sous des eaux, plongé dans d'immenses remous, encerclé dans des anneaux de braise.

Puis je ne vis plus rien, je ne sentis plus rien ... Où étais-je ? ...

Quand je repris mes sens, Mirka avait disparu. Son fauteuil était vide, la porte de mon cabinet était close. La lampe brûlait. La face ronde de la lune riait dans ma fenêtre. Le calme de la nuit s'étendait sur la terre. Ma pendule marquait minuit un quart.

Il me restait dans la bouche une saveur âcre, un goût de pourriture et de sang. En me traînant jusqu'à ma chambre, attenante à mon cabinet, je me sentis faiblir comme un blessé.

Je me déshabillai machinalement, sans chercher à réunir les pensées dispersées dans ma tête. Sitôt couché le sommeil vint me prendre.

Au matin le souvenir me vint, le souvenir et l'absolue certitude des faits...

Je discutai cette certitude. Ma raison refusait d'admettre une pareille fantasmagorie et concluait encore au cauchemar, à l'auto-suggestion, à l'excitation cérébrale, aux phénomènes connus de la science.

Les raisonnements, les arguments extraits des livres, fruits de mes études, étayaient ma conclusion. Pouvais-je opposer la valeur de mes sensations personnelles aux fortes opinions des maîtres et des professeurs?

Non ! Ma conviction devait se dégager des apparences contraires et solidement s'établir.

Pour l'étayer, pour rester sans arrière-pensée, j'appelais Mélanie :

— Monsieur le docteur s’est payé une grasse matinée, dit-elle en entrant dans ma chambre. Voilà qu’il est bien près de midi.

Puis elle s'exclama :

— Comme vous êtes pâle! Êtes-vous malade ?

— Malade ! Quelle idée. Je ne me suis jamais mieux porté.

J'essayai de sourire en lui demandant :

— Avez-vous entendu sonner à la porte, vers dix heures, hier au soir ?

— Non! me dit-elle. Je n'ai pas entendu. Est-ce qu'on a cloché ?

— Je ne sais pas. J'ai cru.

— Vous avez eu la berlué, Monsieur le docteur. Je dors très dur. Mais la cloche me réveille toujours.

La rem arque était juste, Mélanie se levait toujours pour ouvrir la porte, quand on venait me chercher la nuit. Elle n'avait pas bougé, donc on n’avait pas sonné.

Cette évidence me ragailardit, mais pour bien peu de temps, hélas ! En procédant à ma toilette, la glace de mon lavabo refléta la pâleur de mon visage et le cerne de mes yeux. Un examen plus attentif me fit remarquer l'enflure de mes lèvres, gonflées comme par l'effet d’ une ventouse ou d’un suçon... Et sur mes tempes, à droite comme à gauche se voyaient deux petits points auréolés de blanc, semblables à des têtes de pustules...

— Comment réfuter ces preuves palpables ... de me battre avec mon imagination et avec ma raison ? Comment sortir de ce doute horrible ?

— Mirka est-elle venue... N'est elle pas venue ? Ai-je rêvé, n'ai-je pas rêvé ?

Une résolution me vint enfin, la seule pratique...

Retourner au Catet.

Je parcourus assez rapidement les trois kilomètres qui séparaient Saint-Martin du Catet²⁴. Le soleil illuminait la route et l’espoir me réchauffait le cœur.

Madame Kowieska ne parut pas surprise de me voir.

²⁴ Distance qui sépare à peu près St-Martin de Cattehoule, à Montpinchon.

Elle me dit :

— Vous avez bien fait de venir. J'allais vous envoyer chercher, car ma fille n'est pas mieux.

— Vous m'étonnez, ré pondis-je. Je m'imaginai la trouver sinon tout à fait guérie, du moins debout et capable de marcher. Oui ! de marcher jusqu'au bourg de Saint-Martin.

Madame Kowieska répéta :

— De marcher... Vous croyez Mirka capable de marcher ?... Hélas ! Pauvre Mirka !

Puis elle m e prit par la main.

— Venez... Venez vite...

Je dus la suivre dans la chambre.

— Regardez si elle peut se lever, si elle peut marcher.

Sa voix vibra it aigre et sarcastique. Je l'avais froissée et indignée. Mais cela m'importait peu.

La chambre gardait le même aspect que la veille, les volets clos, les rideaux tirés, la bougie dans son chandelier de cuivre, sur la table, éclairant le lit. La malade ne semblait pas avoir fait un mouvement. Sa tête creusait l'oreiller à la même place. Son corps s'allongeait sous les draps dans la même position, droit et immobile. La bouche était fermée, les paupières baissées, les cheveux épanchés en manteau d'ombre sur les épaules...

Toutefois le visage était moins pâle. Les joues se coloraient d'une teinte légère et vaporeuse... d'un rose d'aurore. Les muqueuses des lèvres semblaient aussi plus rouges...

Je fis mes observations à voix haute.

Madame Kowieska me répondit :

— Ces couleurs sont absolument artificielles. J'ai fardé ma fille ce matin.

L'explication me parut plausible. La coquetterie féminine ne perd jamais ses droits. Même en face de la maladie, une mère a souci de la beauté de sa fille...

Quoi de plus naturel !

En sortant du Catet, j'étais fixé. Mirka n'avait pas quitté son lit. Quant à moi, j'avais été le jouet d'un rêve, la proie d'un cauchemar.

Je passai le reste de la journée chez moi. Mélanie me prépara une infusion de tilleul. Je m'abstins de fumer. Je mangeai très peu, je supprimai le café et mon habituel petit verre de cognac. Résolu à me coucher de bonne heure et à dormir sans rêve, j'absorbai une dose de bromure. Enfin je me mis au lit et soufflai ma lampe à neuf heures sonnante.

Je m'étais imposé l'obligation de dormir, mais je ne dormis point. Une appréhension me tenait éveillé. Les individus très nerveux sont ainsi remués par le sentiment de l'inévitable. Le bromure engourdissait mon cerveau. Mon corps gisait lourd et inerte, mes sens restaient actifs. Je voyais, je sentais, j'entendais...

Ma sonnette tinta comme la veille, exactement à la même heure que la veille.

Mon cœur se mit à battre follement... Mais je ne bronchai pas.

Mélanie avait soigneusement barré la porte avant de se retirer. J'avais vérifié les verrous et la serrure.

L'anxiété d'un second coup de sonnette arrêtait ma respiration... Des secondes s'écoulèrent... Rien ! Aucun bruit.

Un soupir m'échappa. Un meuble craqua dans mon cabinet. Le vent d'un courant d'air souleva les rideaux de mon lit... Mirka était dans ma chambre.

Je la vis distinctement, malgré que ma lampe fût éteinte. Comment pouvais-je l'apercevoir ? Son corps conservait une irritante oscillation de pendule. Les plis de sa robe se déroulaient sur le plancher. Elle était noire, énigmatique et muette...

Ses gestes se succédèrent suivant un rite. Le voile relevé lentement découvrit sa figure, la frange des cils ourlant les paupières closes, les lèvres meurtrières et souriantes...

J'étranglais de terreur... Elle riait toujours... Elle s'approchait avec une souplesse de chatte. Mes bras tendus pour la résistance ne repoussaient rien...

Pourtant je luttais... Je luttais jusqu'au moment où ses prunelles lancèrent leurs jets de feu... Alors je restai sans force... pour choir dans le vertige...

Mon réveil fut triste. Les gens qui se grisent d'opium ou de haschich doivent éprouver ce morne accablement, cette stupeur...

L'épouvante me dominait et paralysait ma raison. Je ne cherchais plus à discuter les événements, à les expliquer selon des conclusions logiques, à l'aide de données scientifiques. Je les subissais avec un abandon passif, avec une résignation veule.

— Je suis fou ! Voilà... Je suis fou...

Je répétais ces mots en grelottant. Dehors, le jour luisait. Les rumeurs du village s'épandaient sous le ciel gris et Mélanie bavardait avec une autre commère devant ma porte, comme si rien d'anormal n'était survenu.

Combien de temps restai-je sans oser bouger de mon lit, avec l'amertume de n'être plus qu'une intelligence sombrée, et la proie d'un délire inexplicable ?

Je me levai pour écrire au médecin directeur de l'asile d'aliénés de Saint-Lô. Ce médecin était de mes amis. Je l'avais connu à Paris au cours de mes études, alors qu'il préparait son internat. J'avais confiance en son savoir.

Ce que j'écrivis... je ne m'en souviens plus... des mots... des phrases pour décrire un indescriptible état morbide. Ce galimatias se terminait par un appel désespéré, par un cri vers la délivrance... « Venez me voir de suite, mon cher ami, soignez-moi, sauvez-moi. Je deviens fou ! »

Lorsque je remis la lettre à Mélanie, elle lut impunément l'adresse en me disant :

— Monsieur le docteur a bien raison d'écrire. Monsieur est encore plus « mal portant » qu'hier. Cela se voit.

En effet, ma pâleur me trahissait et les signes que j'avais déjà observés stigmatisaient plus apparemment ma chair : l'enflure aux lèvres, les brûlures aux tempes...

La journée fut longue. J'errais dans la maison et dans le jardin, les mains au dos, le front courbé. Je revenais tourner dans mon cabinet comme une pauvre bête en cage. Aucune idée ne se fixait dans mon cerveau. Et il m'en venait en flots tumultueux. Il m'en venait trop... Leur nombre augmentait mon désarroi. Le

déséquilibre de mes pensées égalait l'incohérence de mes actes. Je ne savais à quoi me résoudre. Je m'asseyais pour me relever. Je prenais un livre, puis un autre, puis encore un autre... et je ne lisais pas. Une torpeur engluait mes gestes... Je restais prisonnier de mes songes... Mon sang charriait un sortilège.

Cette agitation s'accrut quand tomba la nuit. Je vis l'ombre avec horreur. Quelle torture m'apportait-elle encore? Quel supplice inévitable?... Les vibrations de la sonnette... le souffle de l'apparition, toute ma démence, jusqu'à l'agonie, jusqu'à l'évanouissement dans l'angoisse et dans l'épouvante...

L'idée de me dérober à la suggestion me prit après mon repas. Elle fut instinctive, rapide. Puisque la crise me prenait à heure fixe, chez moi, dans mon cabinet comme dans ma chambre, dans mon fauteuil comme dans mon lit, il fallait changer l'heure, déplacer le lieu, briser le cadre des sensations, tromper l'ennemi qui me guettait... En un mot, il fallait fuir.

Je chargeai mon fusil de deux balles et je sifflai mon chien.

— Viens, Philos !

Mélanie ne me cacha pas sa stupéfaction.

— Comment, peut-on oser sortir la nuit dans un état pareil ?

Je ne répondis pas.

Dehors, je m'enfonçai dans le premier chemin de traverse venu, vers une direction opposée au Catet. La nuit n'était pas assez obscure pour m'empêcher de distinguer la forme des choses. Le ciel roulait ces gros nuages d'une architecture tourmentée qui porte une menace de pluie ou d'orage. Je marchai dans leur ombre, sous leur poids qui semblait écraser le sol. Le vent frissonnait aux feuillages noirs.

Les arbres et les arbustes prenaient l'aspect d'êtres animés. Les troncs se bombaient comme des ventres ou se voûtaient comme des dos. Les racines s'arc-boutaient ou se tortillaient dans l'argile des fossés. Les branches se courbaient ou se dressaient, semblables à des tentacules ou à des piques.

J'allais au hasard des tenants et des aboutissants. Je m'égarais dans les mailles des sentiers. Il m'arriva de contourner des murs et des fermes où les chiens hurlaient,

de traverser des grandes routes et des hameaux où tout le monde dormait déjà. Je franchis les barrières des clos et des vergers. J'arpentais des champs, des prés, des bois, au hasard, sans chercher à m'orienter, sans savoir où j'étais. J'allais, j'allais toujours...

Dix heures sonnèrent au clocher de Saint-Martin.

La voix de l'horloge m'arriva comme un soupir et me frappa comme un coup. Je m'arrêtai pour écouter... Quoi ? La plainte du vent dans les feuilles et les mille petits bruits du silence...

L'angoisse m'étreignait... le temps s'écoulait. Avais-je brisé le charme ?

Mes yeux écarquillés fouillaient les ténèbres. Je me trouvais sur un plateau à la corne d'une « jachère », creusée de trous, bossuée de mamelons et plantée d'ajoncs rabougris.

Je jure qu'au fond de cette lande j'aperçus alors une lumière très pâle, comme la lueur d'une lanterne balancée dans la brume...

Philos se mit à hurler. La lumière se rapprochait avec une rapidité extrême... Elle rayonnait autour d'une forme svelte et onduleuse. Deux foyers la dardaient en flèches, deux points rouges et ardents... deux prunelles... C'était Mirka !

Elle m'avait suivi, poursuivi, retrouvé, malgré ma fuite éperdue... À vingt mètres, je reconnus la face de cire, les lèvres cruelles ouvertes, le voile de crêpe sur les cheveux...

Un frémissement de rage me secoua. Mes mains se crispèrent sur mon fusil. J'épaulai visant en pleine lumière, droit dans le feu des yeux...

Mes deux coups lâchés ensemble roulèrent dans l'écho.

Je me disais :

— Je l'ai tuée. Mes balles lui ont traversé le crâne...

Non ! Elle continuait à s'avancer en souriant et en se balançant... Elle ouvrait les bras pour me prendre... Je m'échappai... Je courus à toutes jambes et à perdre haleine, butant dans les touffes d'ajoncs, roulant dans les fondrières, me relevant, risquant des crochets et des détours, comme une bête traquée... Philos me suivait

dans cette course folle, apeuré comme moi...

Mais Mirka aussi courait sur mes talons. Elle déjouait mes ruses... C'était le jeu du chat et de la souris. Je franchissais d'un bond suprême le fossé de la lande, quand elle me renversa pantelant sur le sol...

En la sentant glisser sur moi comme une couleuvre, je hurlai plus fort que mon chien. Mais je dépassai encore les limites de l'horreur.

Je repris connaissance couché sur un matelas, en face d'un feu de tourbe, dans une maison inconnue, une « bijude » de paysan pauvre.

J'en jugeai d'après l'aspect des choses ambiantes. Des herbes et des plantes séchaient, suspendues à des cordes sous l'auvent de la cheminée. Des poutres vermoulues se croisaient au plafond. Une chandelle, dans son « bégaud » de fer scellé au mur, éclairait à ma gauche le bois ciré d'une armoire, et l'alcôve d'un lit. À ma droite, des bocaux et des fioles voisinaient sur un vaisselier avec des assiettes fleuries, des « cannes » en cuivre et des pots en étain. Une odeur planait sur tout cela, un relent de pharmacie ou de laboratoire.

Où étais-je ? Je me trouvais moins épuisé, moins brisé que d'habitude. Le poids que je portais depuis trois jours sur mes épaules me semblait plus léger. Je n'éprouvais ni fièvre, ni soif dévorante. J'eus même un certain plaisir à détendre mes membres, à faire jouer mes articulations... Mon esprit se dégageait aussi des stupeurs. Je le sentais plus calme, moins vide. L'âme charitable qui m'avait recueilli et transporté dans cette chaumière avait su évidemment me soigner... Mais chez qui étais-je ?

Un homme parut. C'était un paysan, un vieillard en sabots. L'ensemble du personnage ne manquait point de caractère. Il tenait à la main une tasse pleine d'un liquide fumant, et s'approchait sans bruit.

Lorsqu'il se pencha, j'observai sa figure énergique et fine sous le bonnet de coton bleu, d'où s'échappaient des franges de cheveux blancs. Cette figure m'était complètement étrangère.

Cependant, il me soulevait et portait la tasse à mes lèvres en disant :

— Buvez, Monsieur le docteur.

Je le repoussai doucement.

— Tout va bien, murmura-t-il. Vous voilà réveillé. Allons ! Avalez-moi ça hardiment.

Je m'écriai :

— Qui êtes-vous donc? Je ne vous connais pas.

— Moi je vous connais. Cela suffit, Monsieur le docteur...

Et comme j'hésitais encore à boire :

— Ne craignez rien. La potion est bonne. Je l'ai préparée tout exprès pour vous.

En vérité, quand j'eus vidé la tasse, je me sentis tout à fait ragaillard.

— C'est la troisième que vous buvez, me dit mon hôte. Je vous ai pour ainsi dire entonné de force les deux premières. Mais il le fallait...

Je dus faire un geste de doute. Il répéta d'un ton autoritaire :

— Il le fallait... Les stryges mettent leurs amoureux à bout de sang. Je vous cite l'opinion de Cornélius Agrippa et du Grand Albert. D'ailleurs tous ceux qui ont lu et commenté le grimoire sont d'accord sur ce point.

Je restais aussi ahuri que s'il m'avait parlé hébreu. Il s'en aperçut et sourit avec mépris :

— Les docteurs ne savent pas tout. Il y a des maladies dont la cause leur échappe, des choses qu'ils dédaignent d'étudier parce qu'ils les taxent de sottise et de mensonge... Pauvres docteurs ! Leur vanité rivalise avec leur ignorance. Et ils sont quelquefois victimes des phénomènes dont ils ne mesurent pas la valeur... La magie et l'occultisme se vengent de la chirurgie et de la médecine. Science contre science ! Les deux premières sont vieilles comme les origines du monde, les deux autres viennent à peine de naître...

Cette fois, je comprenais. Le bonhomme était un confrère, à la fois sorcier, rebouteux et guérisseur. Je m'expliquai les herbes et les fioles qui encombraient

son logis. Je m'expliquai son langage précieux et savant, sa physionomie de vieux pontife finaud et rusé, ses gestes onctueux, son allure « distinguée » sous ses habits de campagnard.

Il m'avait recueilli et soigné à sa manière. Maintenant il m'expliquait, aussi, à sa façon, le mal dont je souffrais...

— Je suis persuadé, continua-t-il, que vous vous croyez la proie d'un cauchemar...

— Non !... Je me crois fou... Et je vous avoue même que j'ai écrit hier à un aliéniste de mes amis. J'attends sa visite demain matin...

Mon brutal aveu amena sur les lèvres du bonhomme un nouveau sourire.

— Voilà qui est bien jugé ! dit-il... Votre ami l'aliéniste n'a plus qu'à vous enfermer dans un cabanon. Cela lui sera plus facile que de vous guérir...

— La démence se guérit. C'est souvent une affection passagère, un trouble momentané.

— Possible ! Mais on ne traite pas les possédés comme on traite les déments. Vous n'êtes pas fou, Monsieur le docteur. Non ! Vous n'êtes pas fou... Mais vous êtes le jouet d'une infernale puissance d'amour et de mort. En un mot, vous êtes la proie d'une stryge qui vous pompe le sang.

Je frissonnai... Il ajouta pour achever de me convaincre :

— Vous pourrez, si cela vous plaît, refuser de me croire... me traiter de radoteur et d'imbécile. Mais vous saurez la vérité. Écoutez-moi bien ! J'ai entendu vos coups de fusil et je suis sorti parce que je redoutais un malheur. Les hurlements de votre chien me guidaient. Je vous ai trouvé étendu dans les ajoncs... La stryge venait de vous lâcher. Son odeur imprégnait encore la lande, une odeur spéciale de charnier et de pourriture... Comme j'habite tout auprès, j'ai pu sans trop de peine vous traîner chez moi. Là, en vous examinant, j'ai été complètement fixé. Vos lèvres et vos tempes portent des stigmates qui ne trompent pas les initiés. Vous êtes marqué comme les moutons qui entrent chez le boucher, marqué

pour le trépas...

Ce qu'il affirmait ne me paraissait plus si invraisemblable. Ses observations cadraient avec mes sensations. Comme lui, je m'étais étonné des signes.

Alors la peur me prit... Une peur atroce de mourir. Et je me mis à parler... Mes aveux s'échappaient, coulaient comme l'eau d'une source vive. Je me confiais à lui comme à un ami, comme à un confrère docteur ès-sciences magiques, et seul capable de me sauver. J'étais le condamné qui se voue aux espoirs chimériques, le noyé qui se raccroche à l'épave incertaine, l'estropié qui attend un miracle impossible.

Il sut mon aventure, jour par jour, heure par heure, je lui retraçai tout ce que j'avais éprouvé, vu et souffert. Je ne lui cachai ni mes terreurs, ni mes angoisses. Je lui décrivis mon état physique et mon état mental, ma faiblesse, mon anémie, mon extrême irritation nerveuse, la tension de mes artères où bouillonnait le reste de mon sang, la nuit monstrueuse qui noircissait mon intelligence, la déroute de mes idées, le vide de mon crâne...

Immobile, les bras croisés, il m'écoutait sans m'interrompre. Les légers mouvements de sa tête, soulignant certains détails, me prouvaient son attention.

Au bout de mon récit, quand je me tus, accablé, épuisé, terrifié, il reprit la parole sans émotion, comme un professeur en chaire...

— Je présumais les faits. Ils sont conformes aux données magiques. Je suis heureux de constater en passant que votre éducation médicale vous a puissamment aidé à les rétablir. Vous êtes un fervent de l'analyse et de la synthèse, Monsieur le docteur... Mes félicitations !

Les goules, les empuses et les stryges procèdent généralement comme votre Mirka... Elles captent leur proie par un regard. Ce regard pénètre dans le cerveau en le perforant. Un malaise imprévu et bizarre pèse alors sur la victime, une sorte d'appréhension, de crainte vague. Les sensations s'exaspèrent ensuite. Les facultés mentales s'irritent jusqu'à l'extrême... Vous avez éprouvé ces symptômes en revenant du Catet, dès le premier jour. Mais comme vous étiez plein de santé et en parfait équilibre cérébral,

vous avez heureusement pu vous ressaisir et lutter contre l'influence maudite. La bête insinuée a dû longtemps vous tarauder le crâne pour y faire son trou.

Dès le soir de ce même jour, « l'esprit volant » de Mirka est venu vous rendre visite. Cette précipitation inusitée me prouve que la stryge craignait à juste raison de manquer son emprise. D'ordinaire elles attendent plus longtemps. Elles guettent la désorganisation, la fêlure, le trouble hagarde de leur victime. Cela se conçoit. Elles peuvent alors opérer sans résistance, sur des malheureux qui ne savent plus se réveiller...

Le bonhomme s'arrêta pour reprendre haleine. Dehors la brise secouait les arbres et passait en gémissant sur le toit de la masure... Sa plainte évoquait, dans mon imagination malade, les douloureux soupirs des agonisants.

— Vous avez subi, continua-t-il, l'emprise de Mirka. Selon Del Rio, Bodin et Sinastrati d'Ameno qui font autorité en la matière, les stryges, les empuses et les goules se nourrissent du sang des hommes. Elles mordent en riant. La sensation est à la fois douloureuse et agréable. Celui qui est possédé de ces démons a l'impression d'une chute dans le néant. Il cède pour ainsi dire au vertige d'un puits sans fond.

Combien sont consumés par un seul baiser ! La stryge s'est acharnée et grisée. Elle a bu et tari la source de vie. Le patient a rendu l'âme. Il est mort dans les ténèbres et dans l'horreur. Cependant la démonsse s'est enfuie, avec le rire muet de ses lèvres gorgées de sang, et le balancement gracieux de son corps astral... Ce n'est plus qu'un souffle qui passe, une petite flamme errante et vacillante au vent de minuit ! Félicitez-vous, Monsieur le docteur, d'avoir subi presque impunément la visite d'une stryge. Mais craignez la récurrence. Il est grand temps de lutter, de combattre, de vaincre par les armes magiques... Demain la liqueur analeptique et enchantée, la tisane que je vous ai forcé de boire ne suffira plus. Demain votre résistance sera vaine. Vos forces anémiées, vos nerfs brisés ne vous soutiendront plus. Demain il sera trop tard.

Sa main prophétique s'étendait sur mon front.

Je bégayai : ‘

— Sauvez-moi, délivrez-moi, ne me laissez pas mourir !

Il eut une seconde d'hésitation pendant laquelle je me crus perdu...

— Je vous sauverai, dit-il enfin, parce que j'aime mieux vous voir exercer la médecine à Saint-Martin qu'un autre. Avec vous je n'ai pas de concurrence à redouter... Vous ne me faites pas tort.

— Je vous promets, m'écriai-je. Je vous jure que jamais, jamais...

— Bon ! Ça n'a pas d'importance. J'ai toujours eu de bonnes relations avec votre famille. Votre grand-père et votre père m'ont consulté jadis avec fruit. D'ailleurs, si cela vous amuse de me faire la guerre, allez-y ! On verra bien qui mangera l'autre. Ma réputation est solide et ma clientèle est établie. On connaît Pierre Fourchu, Pierre de Partout, le « Grand Pierre », comme disent les habitants de Saint-Martin qui sont si « petits ».

Son nom fut une révélation. Comme tout le monde j'avais entendu parler du grand Pierre, le plus fin guérisseur et le plus habile nécromant du pays. Ma prime jeunesse s'était enthousiasmée au récit de ses exploits. L'énigme, le mystère et le merveilleux de sa vie me plongeaient dans l'admiration. On citait son nom au cours des veillées. On racontait ses aventures extraordinaires, ses cures épiques, ses travaux gigantesques. On l'égalait à l'enchanteur Merlin, à Cagliostro, à Nostradamus, à tous les génies, à tous les sorciers des légendes. Quels miracles n'avait-il pas faits ?

Ce fut avec toute la foi de mon enfance que je lui dis alors :

— Puisque vous êtes le grand Pierre, je remets sans crainte le sort de ma vie entre vos mains.

Ma confiance parut le toucher. Son regard étincela d'orgueil.

— Vous avez raison, Monsieur le docteur. Je suis plus fort et plus armé pour vous guérir que tous les aliénistes du monde. Comme il ne faut pas perdre de temps, j'opérerai demain, chez vous, à l'heure voulue. J'attendrai avec

vous l'arrivée de Mirka, et je vous promets que cette visite sera la dernière... Je forcerai cette stryge à rentrer dans la tombe d'où elle sort...

L'espoir d'une délivrance prochaine me comblait de joie. Je ne voulais plus douter de son pouvoir. Je le remerciai avec effusion, et l'invitai à venir dîner chez moi le lendemain soir.

— Mélanie nous préparera un menu soigné. Je décacheterai quelques bouteilles. Nous attendrons la stryge au dessert...

— Ne riez pas... Monsieur le docteur. C'est trop grave ! Quant à votre dîner, je l'accepte sans cérémonie. J'ai toujours aimé la bonne chère et le vieux vin.

L'aube blanchissait le ciel lorsque je quittai la maison du grand Pierre. Et je dus faire près d'une lieue pour rentrer chez moi.

Mon ami le médecin aliéniste me surprit vers dix heures du matin. J'avais oublié qu'il devait venir.

Fort alarmé par ma lettre, il parut d'abord étonné de ne pas me voir aussi souffrant qu'il le présumait.

— Je croyais arriver chez un malade désespéré, chez un homme perdu. Je constate avec plaisir que je me suis trompé.

Il souriait. Je me mis à rire ... L'espoir d'éviter la consultation que je jugeais maintenant inutile, m'inspira une réponse hypocrite.

— Ma lettre est pleine d'exagérations. J'ai regretté de l'avoir envoyée sans la relire, sans réfléchir. Car depuis hier je me suis repris. Mes forces et ma raison sont revenues. Pardonnez-moi ! Je crains de vous avoir dérangé sans cause, sans nécessité absolue ...

— Baste ! Mon temps n'est pas si précieux et ma visite ne sera peut-être pas absolument vaine. Réellement vous n'avez pas l'air très solide...

Je voulus me défendre, il insista. Je dus me prêter à son examen qui fut long et attentif, raconter encore mes étranges visions, décrire mes sensations, revivre une

fois de plus mes épouvantes.

Je le fis en toute vérité et en toute conscience, mais cette fois sans émotion, sans passion. Les promesses de Pierre Fourchu m'avaient réconforté comme sa tisane. Je comptais sur son pouvoir magique beaucoup plus que sur la vraie science de mon ami pour me guérir.

Voilà où j'en étais réduit ! Moi, docteur en médecine de l'Université de Paris, j'admettais l'insensé, l'absurde, et le surnaturel. Je croyais à l'intervention d'une stryge dans ma vie. J'y croyais fermement. Et je croyais aussi aux sorciers, aux guérisseurs à tous les charlatans, à tous les cabotins de l'occultisme. Et je me demandais comment j'avais pu être si longtemps aveugle, pourquoi mes yeux ne s'étaient pas ouverts plus vite à la Vérité?...

Je devais être fou !

Ce ne fut pas absolument l'opinion de mon ami.

- Vous me paraissez excessivement débilité, me dit-il. Vos nerfs sont épuisés comme par un long surmenage . On pourrait réellement admettre la perte d'une grande quantité de sang. Il n'en est rien, fort heureusement. Avec d'énergiques reconstituants, des toniques, un exercice modéré et un peu de suralimentation, les forces perdues reviendront vite. Ceci n'est que secondaire. La cause du mal n'est pas là.

Je crus devoir prononcer les paroles qu'il n'osait dire.

- Parbleu ... Je suis complètement fou...
- Non, vous n'êtes pas, du moins jusqu'à présent, complètement fou ... demi-fou peut-être ! Une belle excitation cérébrale... un petit commencement, un début qu'il faut enrayer. Ne regrettez plus de m'avoir écrit. Votre lettre n'exagérait pas trop et je suis venu à temps, car si vous suivez bien mes prescriptions, je garantis le succès final.

Je m'empressai de lui demander :

- Que faut-il faire ? Je suis décidé à tenter l'impossible pour guérir.
- Tranquillisez-vous. Je ne vous ordonnerai rien d'impossible. Au contraire !

Mon traitement sera simple, facile et agréable à suivre. Vous quitterez Saint-Martin dès demain , dès ce soir si vous pouvez... Une valise est si vite bouclée !... Vous quitterez donc Saint-Martin et vous irez à Paris ...

- Dans quelle maison de santé ? dans quel asile ?
- Vous éviterez toutes les maisons de ce genre . Vous irez à Paris pour vous distraire.

Je sursautai.

Il répéta :

- Vous m'entendez bien ! Vous userez largement des spectacles et des plaisirs que Paris procure aux hommes intelligents. Vous irez au théâtre, au concert, au cirque et aux courses. Vous vous mêlerez aux foules dans la rue. Vous vous griserez de mouvement et de tapage. Vous vivrez dans un tourbillon, n'ayant qu'un seul but, celui de vous distraire, de couler des heures joyeuses, d'occuper vos pensées, d'éblouir vos yeux, d'étourdir vos oreilles... jusqu'à ce que vous ayez tué la bête qui vous ronge...

Je répétais ahuri :

- La bête qui me ronge ... Quelle bête ?
- L'ennui, parbleu ! Voilà la cause de votre mal. Vous souffrez de cette maladie qui fait tant de ravages parmi les désœuvrés et les oisifs, de cette exaltation des sens spéciale aux rêveurs, aux solitaires. Vous en souffrez d'autant plus que vous êtes jeune et plein de sève. Votre imagination crée de toutes pièces la vision obsédante , le fantôme meurtrier. Et parce que la beauté de votre cliente, Mademoiselle Kovieska, vous a particulièrement frappé , parce que les circonstances de votre visite au Catet vous ont ému ; la vision s'est personnalisée et a pris l'apparence de Mirka. Le même phénomène de suggestion se produit chez certains mystiques, qui se figurent voir des saints ou des anges. Remarquez que ces gens-là sont persuadés comme vous de la réalité de l'apparition. Ils la sentent près d'eux; contre eux... La même cause produit toujours les mêmes effets. Le

patient s'hypnotise inconsciemment. L'image évoquée se dresse devant lui insaisissable mais vivante. Ils perçoivent les contours, sa masse, sa forme, sa couleur, son odeur, ses gestes.

Voilà l'effet. Quand à la cause, je le répète encore, c'est l'ennui ; le « spleen », disent les Anglais ... Quelle vie menez-vous à Saint-Martin ? J'entends bien que vous n'êtes pas cloîtré, que vous pouvez sortir à votre gré, courir les champs et les routes, aller et venir. Mais enfin vous vivez la plupart du temps comme un ermite, dans la solitude. Votre clientèle n'est pas assez nombreuse pour vous occuper toute la journée . Vous avez le loisir de rêver, de laisser vagabonder votre imagination, de vous absorber dans vos pensées. Personne ne vient vous distraire, vous secouer, vous réveiller, vous ravir aux suggestions. C'est l'existence plate et grise, les jours et les heures oisives, la claustration au logis en hiver, avec le spectacle de la pluie qui bat les vitres, de la neige qui couvre les champs, du ciel normand si triste et si lourd. J'ajoute que vous êtes absolument privé d'affection et d'amitié. Pourtant vous savez aussi bien que moi les impérieux besoins de la vie. L'homme n'est point fait pour vivre seul. Il doit respirer une atmosphère chaude de tendresse, se créer une famille, chercher et trouver des amis. Si vous n'obéissez pas à ces vœux de la nature, votre malaise passager deviendra chronique . Vous vous consumerez lentement, sûrement. Vos facultés intellectuelles sombreront dans l'épouvante. Ce sera la nuit et la démence ... Ce sera l'internement, les douches ou le cabanon ... Avez-vous compris ?

Très pâle, je baissai le front. La logique de ses conclusions m'écrasait. Cependant je pensais encore sournoisement au Grand Pierre ...

— Vous partirez, n'est-ce pas? Vous irez à Paris ? Vous dompterez vos nerfs ?... Pas de mollesse surtout, pas de songeries ! Ne pensez à rien ...

Je fis un effort pour lui répondre :

— Je partirai. Oui! Je partirai demain ou après-demain ...

— Pourquoi pas de suite? Je puis vous conduire en voiture à Saint-Lô .
Venez !

— De suite... Songez donc ! Comment partir de suite? Il faut que je mette en ordre mes affaires. J'ai des obligations, des devoirs... mes fermiers... mes clients... Je m'en irai certainement. Mais je ne puis pas partir comme cela sans avertir personne. On croirait que je prends la fuite, je me sauve comme un voleur.

Il haussa les épaules et me dit :

— Vous manquez de décision et d'énergie. Les solutions rapides sont pourtant les meilleures.

Toutefois il n'insista plus pour m'emmener avec lui et je changeai la conversation immédiatement. Nous évoquâmes de communs souvenirs. Il fut question de nos anciens camarades d'école, établis médecins et disséminés aux quatre coins de la France. Les uns possédaient une bonne clientèle, d'autres luttèrent contre la concurrence, d'autres enfin ne faisaient rien, comme moi.

Je m'efforçais de m'exprimer lentement, raisonnablement, de discuter avec froideur comme un homme que rien n'agite. Mais il dut remarquer mes préoccupations, relever mes distractions, noter mon trouble , car je le vis plusieurs fois me fixer d'un œil observateur.

Il ne partit qu'après déjeuner, en me renouvelant ses prescriptions, et m'enjoignant de les observer strictement, sous peine des pires calamités.

Ses dernières paroles bourdonnèrent à mes oreilles comme un vol de mouche importune.

Mais quand je vis disparaître sa voiture au tournant de la route, je regrettai amèrement de l'avoir laissé partir seul.

Mélanie avait reçu mes ordres pour le repas du soir. Je le désirais succulent, délicat, et digne du convive que j'attendais. On ne reçoit pas tous les jours un hôte de choix. Et Pierre Fourchu, dans la circonstance, était plus, qu'un invité, plus

qu'un ami, c'était un sauveur.

Ma cuisinière chercha naturellement à savoir pour qui je lui imposais tant d'apprêts. Sa curiosité occupa mon attente. Je pris plaisir à l'exaspérer.

— Dites-moi. Est-ce encore un médecin qui va venir ?

— Non , Mélanie.

— C'est peut-être bien Monsieur le curé ?

— Non .

— Alors qui est-ce ?

— Vous verrez.

— Je verrai... Bien sûr. En attendant vous pourriez me dire. C'est ennuyeux de faire la cuisine pour des gens qu'on ne sait pas...

— Allez toujours. Mon invité est un fin gourmet. Il appréciera vos talents.

— Pourquoi donc que vous ne voulez pas le nommer ? En voilà des cachotteries. Vous n'avez pourtant pas invité le diable ...

— Si ! J'ai invité le diable . Ou plutôt celui qui viendra représenter à la fois le médecin, le curé et le diable ... Comprenez si vous pouvez et mettez-vous à l'ouvrage. Si vous bavardez au lieu de surveiller les sauces, le dîner ne vaudra rien.

Elle n'insista plus.

Mais comme je quittais la cuisine je l'entendis maugréer :

— Y a pas d'erreur! Il est « raide fou » .

Ce jugement m'impressionna parce qu'il semblait dénué d'artifice... Les âmes simples apprécient les choses crûment, mais avec bon sens. Or Mélanie était simple, bien que maligne, et portée vers la médisance.

Pierre Fourchu fut absolument exact. Je l'avais invité pour sept heures ; à l'heure juste il frappait à ma porte.

Mélanie l'introduisit dans mon cabinet avec des gestes respectueux, un empressement ému , une amabilité effarée.

— Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur Fourchu. Oui ! Le docteur est là.

Nous attendions avec impatience l'honneur de votre visite...

La commère n'eut pas rendu tant de politesses à un prince ou à un évêque.

Mais, habitué aux hommages du vulgaire, Pierre semblait trouver cet accueil tout naturel.

Il n'avait fait pour venir dîner chez moi aucun frais de toilette. Son costume était celui de la veille, le bonnet de coton bleu, la blouse de toile, les sabots. Cependant il portait sur l'épaule, à la façon des chemineaux, une sorte de grosse besace embrochée à la pointe d'un bâton ...

— Vous pourriez, lui dis-je, confier votre bagage à ma bonne. Elle vous le rendra à votre départ.

Sans me répondre, il fut déposer son fardeau dans l'angle le plus noir de la pièce.

Puis, fronçant les sourcils, il s'écria :

— Ces choses-là sont « enquéraudées » . . . que personne n'y touche !

La menace eut pour effet d'épouvanter Mélanie qui se sauva.

Je m'empressai de répondre :

— Soyez tranquille, Pierre, personne n'y touchera.

Mais déjà il riait.

— J'ai parlé pour votre servante. Les femmes sont curieuses et je déteste que l'on mette le nez dans mes affaires. Maintenant, l'incident est clos, et vous me voyez prêt à faire honneur à votre repas.

Dans la salle à manger, son œil inquisiteur s'arrêta sur la nappe bien blanche couverte de vaisselle, d'argenterie et de cristaux. Il inventoria les bouteilles de vieux vin, renifla la bonne odeur de cuisine et me déclara :

— Je suis heureux de m'asseoir à votre table en face de si bonnes choses. J'ai le tempérament d'un sybarite, mon cher docteur, et je ressemble en ce la à tous les hommes de science... Chacun sait que les vieux savants ont le bec fin ...

De fait, il dévora comme un goinfre et but comme un trou. Mon temps se passa à remplir son verre et son assiette.

- Encore un morceau ?
- Avec plaisir.
- Encore un doigt de vin ?
- Deux doigts, si vous voulez? ...

Nous ne disions que des choses banales, car je n'osais, malgré mon inquiétude, l'interroger sur ce qu'il allait faire pour me délivrer de Mirka.

Mélanie finissait d'enlever le couvert et de servir le café, quand il lui demanda sans vergogne :

- Vous n'avez plus besoin de revenir... N'est-ce pas...?
- Non, Monsieur Fourchu.
- Alors enfermez-vous dans votre cuisine et n'en sortez plus... Vous m'entendez bien ... Je vous défends d'en sortir quoiqu'il advienne...

La peur étouffa la réponse de ma bonne. Elle s'esquiva toute pâle.

Je balbutiai :

- Dites-moi Pierre ... Dites-moi...

Il me coupa la parole parce qu'il avait deviné ma pensée...

- Je ne vous dirai rien . À quoi bon ? Chose promise, chose due ... J'agirai comme il faudra, suivant les rites et les préceptes des grands maîtres... N'ayez crainte ! Pierre Fourchu connaît ses auteurs et sait les pratiquer.

Il versa dans sa tasse le quart d'un flacon de cognac et m'en offrit :

- Prenez une « rincette ». Ça donne du cœur au ventre et vous en avez grand besoin ...

J'obéis. L'alcool releva un peu mon courage, car j'étais aussi désemparé, aussi lâche qu'un malade avant l'opération chirurgicale qui doit le tuer ou le guérir.

Le temps passait. Pierre ne finissait pas de siroter son café et de fumer sa pipe ...

Vers neuf heures, je lui montrai la pendule ...

- Vous savez qu'elle vient à dix heures...
- Bon ! Ne nous pressons pas. La précipitation est inutile. Nous recevons votre stryge à l'heure dite ... Tout sera prêt...

Il se leva cependant et nous passâmes dans mon cabinet.

Sa physionomie souriante jusqu'alors devint soudainement grave. Un pli barra son front entre ses sourcils, ses lèvres se pincèrent, il parut réfléchir profondément.

Je respectai ces réflexions qui durèrent bien dix minutes, puis il me dit :

— L'important est d'opérer sans erreur, sans oublier... Une maladresse suffirait pour tourner contre nous l'effet du maléfice. Ce phénomène, qui n'est point rare, est connu sous le nom de « choc en retour ». Celui qui tente est tenté, celui qui frappe est frappé, celui qui tue peut mourir...

Je répondis par un signe muet. Il reprit :

— Aidez-moi d'abord à ranger les meubles et à faire le vide dans l'appartement.

Nous transportâmes dans ma chambre le bureau, les chaises, les fauteuils, les étagères de la bibliothèque, et même les cadres des murs.

Ce travail m'essouffla.

Mais Pierre maniait les meubles mieux qu'un déménageur.

J'appris ainsi qu'il était resté, malgré la vieillesse, robuste et souple comme à vingt ans.

Une fois la place nette, le bonhomme tira de sa besace une grande robe rouge dont il se revêtit. Cette robe le serrait au cou et lui tombait sur les talons. Elle portait dans toute la longueur du dos une croix de soie bleue, mais une croix «renversée», c'est-à-dire placée les bras et la tête en bas. Une cordelière d'argent la liait à ses reins.

Ainsi accoutré, il ôta son bonnet et ses sabots.

— Pendant les hostilités contre le démon, il importe, me dit-il, d'être nu-tête et pieds nus...

Il mit aussi des lunettes très noires « pour éviter l'atteinte des yeux de Mirka » .

Puis il m'expliqua :

— Les armes dont je dispose sont innombrables. J'ai la voyance, le contre-signe, l'envoûtement de haine, la grande opération de la clavicule... Mais

tout compte fait, je m'en tiendrai à une cérémonie plus simple, celle du « sacrifice de gloire » . Je lutterai contre cette larve projetée d'un corps de harpie comme un guerrier, comme un paladin, avec le charme des conjurements d'une part, avec la force de mes exorcistes de l'autre, enfin avec cet épieu.

Il saisit son bâton et me fit rem arquer sa longue pointe en fer.

— Voici l'épieu ! La pointe a trempé dans l'eau bénite pendant trois nuits consécutives, et j'ai prononcé sur elle « à rebours » les mots du « monitoire vengeur » . Cette pointe tuera Mirka...

Ses paroles m'entraient dans la mémoire malgré leur signification obscure. L'acuité de mes sens était extrême. Mes nerfs vibraient comme les cordes d'une harpe et une atroce angoisse me pinçait le cœur.

Pierre Fourchu ne semblait pas s'apercevoir de mon émotion. Il continuait ses préparatifs, méthodiquement, sans hâte, avec des gestes lents et précis.

Un morceau de charbon lui servit pour tracer sur le plan cher un cercle magique, y inscrire des signes bizarres et des lignes en forme d'étoile à cinq branches. Sa besace lui fournit un crâne humain, une paire de cornes, un cadavre de chauve-souris et la tête d'un chat crevé. Il plaça ces différents objets aux quatre points cardinaux de l'étoile, dont une seule pointe resta visible . Un creuset rempli d'une poudre noirâtre occupa le cœur de l'étoile et le centre du cercle. Il monologuait toujours :

— Le crâne humain termine la route du crime, c'est la relique d'un parricide guillotiné. La chauve-souris indique les voies de la science. La tête de chat symbolise la jalousie et l'hypocrisie qui sont les vertus du démon. Les cornes de bouc incarnent les peines et les joies de l'amour. Quant au creuset, il contient les charmes des « neuf conjurements », une poudre composée d'aristoloche, d'aloès, de cinnamome, de mandragore, de nénuphar, d'euphorbe, d'hépathique, de phosphore et de soufre ... Cette poudre brûlera au contact de la vampire dès qu'elle aura posé le pied dans

le cercle ... Vous jugerez de l'effet.

Mon angoisse grandissait à mesure que s'écoulait l'heure. Pierre s'était mis à tourner autour du cercle. Il tournait d'un pas régulier, en gesticulant, en brandissant son épieu, en prononçant d'étranges syllabes...

Sa robe rouge, le regard noir de ses lunettes et ses longs cheveux blancs lui donnaient un aspect sauvage, sinistre et cruel.

Tout à coup, il s'arrêta, aux écoutes, l'index contre la tempe, immobile comme un bloc de marbre.

— Elle vient... murmura-t-il... Elle vient... Je la sens venir...

Une sorte de râle s'échappa de sa gorge, puis il se tut, écrasé d'épouvante. Le silence plana, un silence froid et complet.

Pierre me dit tout bas :

— Éteignez la lampe...

Comme je ne bougeais pas, il la souffla lui-même et ce fut la nuit...

Dix heures sonnèrent au clocher... Je distinguai le tâtonnement d'une main sur la porte, un frôlement, mou, indécis.

Pierre prononçait une invocation latine. Triste comme un *miserere*.

— *Induat maledictionem sicut vestimentum, intret sicut aqua in interiora ejus et sicut deus in ossibus ejus.*

Le frôlement continuait scandé, interrompu par une sorte de halètement... les soupirs d'une âme en détresse.

Pierre se mit à genoux ou plutôt à quatre pattes comme un chien pour hurler.

— *Juda ! advocate desperatis in rebus... Ora... Ora pro me !*

La porte vira. Une froide caresse de vent passa dans mes cheveux, et une lueur très vive incendia la pièce... La poudre du creuset brûlait, déroulant de blanches spirales de fumée...

Alors, je vis Mirka...

Elle était prise dans cette fumée comme aux nœuds d'une corde... Son corps voilé de deuil se tordait à la façon des reptiles. Mais ses yeux gardaient leur flamme

ardente, ses lèvres leur rire gelé. Et ses mains frénétiques griffaient le vide...

Pierre lui faisait face, debout, l'épieu en main, lançant l'anathème :

— *Lépidatrix, Comestrix, Somniatrix. Vade retro! Seductrix, devoratrix, vade retro!*

Les deux formes aériennes, les vapeurs souples et annelées, stryge et fumée, s'enlaçaient plus étroitement, luttèrent plus violemment, l'une étouffant l'autre... Car Mirka faiblissait, ses yeux perdaient leur infernal éclat, ses mouvements diminuaient de vigueur... Bientôt, je la vis plier, renversée, couchée comme par un vent d'orage, la tige d'une grande fleur pâle. Puis ses bras se tendirent, suppliants, vers moi... ses bras m'implorèrent...

Mirka n'était plus qu'une femme, un être de faiblesse et de charme dans les palpitations de la mort... Une immense pitié me souleva. Je domptai l'horreur qui m'immobilisait : les mains crispées, les lèvres tremblantes, le corps secoué de frissons.

— Pierre, m'écriais-je, faites-lui grâce.

Il ne me répondit pas. Son épieu dardé transperça la fumée... Un cri... Un cri de douleur humaine... Une plainte aiguë, déchirante vibra dans l'espace... Et la flamme du creuset s'éteignit ..

Décrire exactement mes sensations dans les minutes qui suivirent me parait tout à fait impossible. On ne décrit pas un tel désarroi, une telle confusion, un pareil tourbillon, une pareille fermentation d'idées violentes et rapides...

Je m'aperçus que le grand Pierre avait rallumé la lampe, dépouillé sa robe rouge et ramassé son matériel de sorcellerie quand il vint me secouer pour me dire :

— Allons! L'opération est finie et bien réussie, docteur... Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter le bonsoir.

Je me fis violence pour l'accompagner jusqu'à la porte.

Il me regardait, si je m'en souviens bien, d'un air assez méprisant, comme un brave soldat regarderait un lâche... Ce fut d'un pas vif qu'il se mit en route. Ai-je dormi cette nuit-là ?

Les décisions naissent des événements. Elles s'imposent sans qu'on les ait cherchées. On devient clairvoyant après coup.

C'est ainsi qu'au lendemain de cette scène satanique, de cette œuvre de magie, par laquelle Pierre Fourchu avait vaincu la Stryge, je me décidai à suivre les conseils de la vraie science, en quittant Saint-Martin pour Paris.

Je revenais naturellement aux conceptions logiques et saines, parce que mon esprit était moins trouble, moins perplexe, mes nerfs moins tendus, mes muscles plus solides. Les malades sont ainsi. Ils usent d'un remède, puis d'un autre, sans la moindre vergogne. Les guérisons résultent de traitements divers. La foi bien qu'ondoyante sauve toujours.

Mélanie reçut l'ordre de préparer mes malles sans s'étonner.

— Vous partez, Monsieur le docteur... Eh bien ! vous avez raison. L'air du pays ne vous vaut rien.

Je ne cherchai pas à pénétrer son arrière-pensée. Elle avait une mine sérieuse et maussade. Sa langue, ordinairement prompte et agile semblait liée.

La matinée fut occupée aux préparatifs de mon voyage. Je dus commander une voiture pour me porter à la gare de Belval, écrire à mes rares clients et à mes fermiers, prendre enfin toutes les dispositions nécessitées par les circonstances.

J'achevais ma dernière lettre quand un homme du village de la Huchette me vint prévenir qu'on me demandait d'urgence au Catet. Madame Kovieska l'avait brusquement chargé du message, comme il lui apportait sa quotidienne provision de lait :

— Courez, avait-elle dit, chercher le docteur. Ramenez-le bien vite...

Il n'avait pas couru, mais il était venu tout de même après ses besognes faites. J'ai déjà écrit qu'en Basse Normandie, on ne se pressait jamais de requérir un médecin,

L'idée de retourner au Catet me fut d'abord odieuse. Je faillis congédier le messenger avec un refus tout net.

Ensuite la curiosité prévalut. On ne m'appelait pas sans cause. Une dernière visite à Mirka pouvait m'être utile. Je constatera peut-être les phénomènes consécutifs à l'expérience magique. Mes convictions ou mes doutes seraient affermis.

Bref, je partis. L'homme qui retournait aux Huchettes m'accompagna en se plaignant du rendement des terres et de la cherté de la vie.

J'arrivai au Catet sans m'être aperçu de la longueur du chemin.

Mon impression fut dès la porte que des événements graves étaient survenus.

Le domestique muet m'accueillit avec des signes multiples et rapides, suivis de petits cris qui ressemblaient à des plaintes.

Mais je ne savais pas traduire son langage.

Dans le salon, Madame Kowieska était enfoncée dans un fauteuil, le front entre ses mains. Ses doigts fourrageaient le désordre de ses mèches blanches. Ses yeux au creux des orbites reflétaient l'angoisse.

Elle me dit:

— Ma fille est morte.

Je restai saisi et sans voix pour lui répondre.

Elle répéta :

— Ma fille est morte.....Il faut constater le décès.

Son chagrin morne m'apitoyait ; j'eus préféré des larmes, des cris, des blasphèmes, une révolte contre la fatalité... Mes remords eussent été moins vifs... mes remords d'assassin...

Pourquoi étais-je venu, devant cette mère navrée, devant cette femme en deuil, moi qui avais créé ce deuil, cette douleur ?

Elle se dressa glacée et sombre.

— Venez avec moi, venez.

Je dus revoir l'obscurité de la chambre, le lit éclairé par les bougies... Mirka toute blanche et les mains jointes dans le geste des morts.

Je ne m'approchai qu'en tremblant. Madame Kowieska prononça d'un accent singulier :

— Ne craignez pas. Cette fois ma pauvre enfant est réellement morte.

Cette phrase me parut absolument vide de sens. Je me livrai aux constatations d'usage. Le visage de la jeune fille ne dénonçait pas les souffrances d'une agonie. Elle conservait son aspect de vierge en cire... Mais ses membres étaient raides et froids, son cœur ne battait plus.

Une chose me frappa particulièrement. Mirka portait au-dessous du sein gauche la trace d'une brûlure, d'une petite brûlure ronde faite comme au thermocautère, une véritable « pointe de feu »... Était-ce la blessure magique, le coup d'épieu du sorcier ?

Mon examen terminé, les paroles de circonstance me vinrent naturellement.

— Tout est fini... Il n'y a plus d'espoir.

Puis je demandai :

— À quelle heure est-elle morte ?

Madame Kowieska parut se recueillir pour me répondre :

— Vers dix heures hier au soir, j'ai entendu un cri... un seul cri. Je me suis précipitée... Elle venait de rendre le dernier soupir.

Les circonstances de ce décès ne sont pas naturelles, mais tout était extraordinaire dans la vie de ma fille depuis que...

Elle s'arrêta, je répétai machinalement :

— Depuis que...

Mais elle passa à d'autres idées.

— C'est effrayant, s'écria-t-elle, de se réveiller en plein sommeil pour mourir, d'être tuée comme par la foudre... pourtant Mirka se portait mieux depuis quelques jours. Chaque matin je constatais des améliorations de bons symptômes... Je pensais: Bientôt je n'aurai plus besoin de la peindre pour la reconnaître, pour lui rendre sa figure d'autrefois car elle était belle avant son terrible accident, avant sa funèbre aventure... elle était belle. On la regardait passer dans les rues de Varsovie...

Je posais une question rapide :

— Quelle aventure ? Quel accident...

— Quel accident ? C'est vrai ! vous ne savez pas. On ne peut pas supposer une pareille chose. C'est la seconde fois que ma fille meurt.

Elle ne me vit pas frémir et pâlir... la douleur forçait ses confidences, exprimées d'une voix sourde, lointaine...

— J'étais devenue veuve. Je demeurais avec ma fille au troisième étage d'une grande maison, pleine de ménages bourgeois. Nous étions unies par notre deuil et par noire affection mutuelle. Nous vivions des jours tranquilles et tristes. Un matin, Mirka se réveilla dévorée de fièvre. Ce fut brusque et rapide. Le mal fit son œuvre malgré mes soins et mes veilles, malgré les médecins. La semaine suffit pour mettre mon enfant à bout de résistances et de forces. Elle rendit l'âme entre mes bras...

Je ne dirai pas ma peine. Mes mains ensevelirent le pauvre corps sans vie, dans une fraîche toilette. Je mis des bracelets au bras, des bagues aux mains, un collier d'or au cou... je la voulais belle pour éternité... Puis on cloua la bière sous mes yeux et les prêtres vinrent la prendre.

Quand Mirka fut partie, je restai toute seule et toute froide sans pleurer, sans penser. Les rumeurs de la maison me parvenaient à travers les murs, la vie bruyante des couples heureux, la chanson d'une mère berçant son enfant. Enfin la nuit tomba. Les heures furent noires. Elles tintaient .aux cent clochers de Varsovie. Elles tintaient aussi dans mon cœur... À l'aube j'entendis des pas dans l'escalier, des pas que je crus reconnaître. Je courus ouvrir ma porte. L'espoir d'un miracle m'affolait. Je défaillis de terreur et de joie. Ma fille m'était rendue

C'était elle qui montait les marches. C'était elle. La fraîcheur du matin l'avait ressuscitée dans sa bière déclouée. La terre grasse du cimetière maculait encore sa robe blanche. Elle n'avait plus son collier, ni ses bagues ni ses bracelets. Les malfaiteurs qui avaient vidé sa sépulture, s'étaient enfuis avec les bijoux, laissant la tombe ouverte.

Je bénis ces voleurs qui avaient sauvé ma fille. Mais était-ce ma fille ou son cadavre qui revenait ?

Car elle eut dès lors cette lividité, ce regard aigu, cette marche languissante et ces crises de long sommeil. Dès lors elle ne fut plus ma Mirka fougueuse et fière, mais une force brisée, une fleur sans sève et sans couleur. Le jour la blessait cruellement. Elle cherchait l'ombre des chambres closes ou se cachait sous d'épais voiles noirs. Elle ne mangeait plus. Pour soutenir la petite flamme vacillante de sa vie, elle dut boire du sang.

Madame Kowieska s'arrêta. Des sanglots trop longtemps contenus débordaient, et la secouaient.

Moi je ne pouvais détacher mon attention du lit où gisait la morte. Son visage m'attirait. Les bougies y jetaient des lueurs et y creusaient des ombres... J'attendais son sourire muet de stryge .. l'ardent rayon de ses yeux... Et mon cœur battait...

Tout à coup, je reculai d'un bond vers la porte. Le besoin irrésistible de m'échapper, de fuir cette maison maudite venait de me prendre.

Madame Kowieska me dit d'abord :

— Pourquoi partez-vous ?

Puis son altitude changea. Sa face ravagée exprima le mépris et la colère. Elle me désigna de son doigt crochu en hurlant :

— Il a peur... ah ! Il tremble devant une morte, un homme... un médecin ..
ah !

Sa brusque furent me poursuivit. De cruelles injures claquèrent à mes oreilles. Je détalais droit devant moi, sans rien voir, éperdu !

Sur la route, je finis par m'arrêter, à bout d'haleine. Mais le toit du Catet se perdait alors dans les feuillages et le paisible bourg de Saint-Martin s'étendait sous mes yeux.

Je terminerai cette longue confession en relatant ma dernière entrevue avec Pierre

Fourchu.

Il ne parut indispensable de lui rendre visite avant de quitter le pays. Je lui devais des remerciements et des honoraires et je désirais lui apprendre le résultat de son maléfice.

Pierre me reçut sans façon au seuil de sa porte qu'il venait de clore pour partir en « tournée de consultation. »

Mes offres d'argent furent repoussées :

— Trop heureux de vous avoir rendu service, docteur, vous ne me devez rien...

Et comme j'insistais :

— Non ! Cela ne se fait pas entre confrères. D'ailleurs vous m'avez payé d'un succulent repas.

Nous en vînmes à parler de Mirka.

— Je suppose quelle est décédée, me dit-il. L'effet du « conjurement » est toujours fatal.

Aucune émotion ne l'agitait, aucun remords. Il avait tué la stryge comme il aurait écrasé une vipère... tout simplement. L'acte criminel se résumait pour lui en une expérience de goétie, conduite au maximum de son effet, au succès final.

Il ne s'étonna pas plus des confidences de Madame Kowieska.

— Je pensais bien que Mirka avait été enterrée. Toutes les stryges sortent de la tombe... Ce sont des mortes ressuscitées par Satan, avant que leurs âmes aient subi le jugement de Dieu. J'ajoute qu'elles sont presque toutes de race slave et particulièrement impitoyables. Dans leur « seconde vie », elles s'identifient au Prince des ténèbres. La lumière du ciel offense leurs yeux, vrais tisons d'enfer. Et vous ne savez que trop comment elles boivent le sang.

Il me dit encore, parce qu'il ignorait la modestie :

— Sans moi, cette vénéneuse fille du diable vous vidait comme un lapin... La connaissance des vérités qui échappent aux savants du siècle m'a permis

d'accomplir pour vous sauver la vie une œuvre hyper virile. Mais tout est bien qui finit bien !

L'express qui m'emporta vers Paris, m'arracha de ces horreurs. Ici, je dois reconnaître que mon ami l'aliéniste avait sagement raisonné, en m'ordonnant de quitter le plus vite possible ma solitude de Saint-Martin.

Fuyant l'épouvante, je trouvai le calme. Le regard de la stryge n'avait évidemment pénétré que les lobes superficiels de mon cerveau. Son baiser ne m'avait pas trop vidé. La pratique des scènes de vampirisme et de magie noire ne m'avait pas complètement rendu fou.

J'éprouvais le besoin de vivre, l'ardeur de respirer sans contrainte, d'égrener sans souci le chapelet des jours.

J'oubliai Mirka...

Ayant rangé par écrit sans rien omettre les faits observés et les angoisses vécues, je laisse aux docteurs, aux thaumaturges et aux nécromants le soin de conclure...

Jean BOUVIER

LA CONFESSION

[Le Petit Parisien - 01/06/1910](#)

D'un geste fier et tranquille, Jacques Dal tendait la main. Son bâton heurtait les portes... la plainte de sa voix troublait le silence des logis. Il demandait l'aumône qu'on lui devait, parce qu'il était pauvre et connu pour tel dans le pays.

C'était un vieillard vénérable aux regards doux et malins. Sa figure, hâlée par l'air, brûlée par le soleil et ravinée par le temps, s'ornait d'une longue barbe blanche ; une véritable figure d'image pieuse. Il ne manquait autour de son crâne chauve qu'une auréole dorée. La reste était dans la note : vêtements en guenilles, sac au dos, bâton à la main. Il s'occupait uniquement à gagner le ciel pour les autres, pour les braves gens qui donnaient sans regimber. Il priait pour eux, parce qu'il n'avait pas besoin de prier pour lui-même, sa vie étant belle et pure comme celle d'un saint.

Sous le ciel gris d'automne, comme dans l'air glacé de l'hiver, le sourire d'avril ou la chaleur lourde de l'été, Jacques Dal pérégrinait donc de village en village. L'Ange de la Charité guidait sa route et gonflait son sac. Mais le diable le guettait, le diable qui vient toujours en tapinois troubler et noircir les blanches âmes, l'esprit malin qui s'attaque avec une ténacité particuliers aux pauvres hères sur le « trimard ».

C'est au bourg de Cenilly que le diable guettait Jacques Dal, la veille de la Pentecôte, à l'heure où le soleil, dans les mains de l'archange des nues, s'abaisse

sur l'horizon des collines comme un ostensor d'or. Et le malin avait bien choisi l'affût, je vous prie de croire, vu qu'il s'était caché dans l'église même, sur le haut du confessionnal de l'abbé Rondel, la vénérable curé du bourg.

L'église de Cenilly, comme beaucoup d'églises normandes, est située au milieu du cimetière, dans le cœur du village. Elle est petite, froide et blanchie à la chaux.

En y entrant, Jacques Dal n'y vit pas le diable. Il ne vit qu'une humble et vieille femme sortant du confessionnal. Elle le quittait en se frappant la poitrine, preuve que la place était vide, encore chaude et bonne à prendre pour un autre pénitent. Il s'approcha sans faire de bruit, s'agenouilla une seconde, puis, distraitement, leva la tête.

Cette distraction le perdit. Sur le haut du confessionnal en chêne sculpté, Jacques put alors distinguer une chose noire, poilue et soyeuse, affectant la forme d'un chapeau. Je ne parle pas d'une casquette da paysan, grossière et sale, ni d'un melon citadin et frivole, mais d'un chapeau confortable, à bords larges, retenus par des cordonnets de soie, d'un de ces objets cossus et dignes, comme en portent seuls les gens d'église. Aussi bien le dire tout de suite, ce chapeau ressemblait au chapeau neuf de l'abbé Rondel comme se ressemblent deux gouttes d'eau.

Jacques Dal se couvrait d'habitude d'un vieux bonnet de coton bleu à mèche déteinte, qui lui donnait un aspect minable et peu élégant. Il pensa que le couvre-chef de l'abbé ferait bien sur son crâne. Avec lui, à l'abri du soleil pendant l'été et de la pluie le reste du temps, il aurait pour tendre la main meilleure mine et plus d'aplomb.

Trop penser à mal est pernicieux! Plus Jacques réfléchissait, plus la tentation, d'abord douce, devenait vive et brûlante. Bientôt, il n'y résista plus. Lors, se haussant sur une chaise qui semblait, ma foi. mise là tout exprès, il subtilisa le

chapeau d'une main preste et la fourra dans son sac.

L'opération était à peine terminée que l'abbé, ennuyé d'attendre au confessionnal, toussa par trois fois.

– Hum hum hum

La voix sonore sous les voûtes surprit Jacques au moment de fuir sans confession. Fût-ce terreur ou remords? Toujours est-il qu'il se glissa dans le saint tribunal, plia ses genoux et colla ses lèvres au treillis de bois en disant d'une voix émue :

– Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

L'abbé Rondel était le meilleur curé du canton et le plus brave homme de la terre. Sa vie paisible au milieu de ses ouailles restait un modèle de simplicité de bonté et de charité. On venait de dix lieues la ronde chercher ses conseils, il disait simplement: « Voilà qui est bien, ou voilà qui n'est pas bien. » Et on savait tout de suite à quoi s'en tenir. Il confessait largement et absolvait d'avance le repentir même douteux. D'aucuns prétendaient cependant que la casuistique n'était point son lot. À les entendre, il redoutait les cas difficiles, parce qu'il ne se sentait pas de force à lutter contre le démon.

Dame ! Allez donc démêler le vrai du faux parmi le fatras des réticences mentales, des intentions réelles ou irréelles, joyeuses, officieuses, pernicieuses. Autant chercher une fine aiguille dans une meule de foin !

Après le *Confiteor*, Jacques Dal avait remis ès mains de l'abbé Rondel la plupart de ses péchés.

– N'avez-vous plus de faute à confesser? interrogea le prêtre.

– Non. fit Jacques.

– Cherchez bien reprit l'abbé par habitude.

Jacques, alors, pensa au chapeau et, s'approchant bien près du noir guichet d'où pouvait sortir la rémission avec la paix de sa conscience et la réjouissance impunie de son larcin :

- J'ai encore un petit scrupule, articula-t-il lentement.
- Un scrupule. Lequel?
- Voilà ! J'ai volé.

Le curé parut stupéfait, tant était grande et sainte la réputation de Jacques Dal. Il s'écria :

- Vous, Jacques ! Un voleur !
- Oui.

L'aveu avait le mérite de la franchise. Le confesseur l'enregistra avec un soupir de résignation pieuse puis, poussé par le désir sans doute de nettoyer à fond cette âme jadis si pure, il demanda :

- Et qu'avez-vous volé ?
- Presque rien.
- C'est égal, il faut restituer ce presque rien.

Jacques, hypocritement, répondit :

- Je ne demande pas mieux, Monsieur le curé.
- Bon! reprit le prêtre; je n'attendais pas moins de votre soumission chrétienne. Mais l'intention ne suffit pas Vous devez y joindre l'action.
- Qu'à cela ne tienne! Le voulez-vous, Monsieur le curé?
- Quoi, mon ami ?
- Mon presque rien, pardi
- Que voulez-vous que j'en fasse ?

- Ceci, dit Jacques, n'est pas mon affaire. Je vous l'offre de bon cœur.
- Je n'en ai cure.
- Une fois... deux fois ! trois fois !
- N'insistez pas. Croyez-moi, mieux vaut le rendre à son véritable propriétaire.
- Mais puisque son propriétaire n'en veut pas.
- En êtes-vous certain?
- Archi-certain. Je lui ai offert, une fois! deux fois! trois fois !
- Alors adjudé conclut le prêtre, gardez-le, il est à vous

Ni Jacques ni le curé n'entendirent le strident éclat de rire que poussa dans l'église même le démon irrévérencieux. Quelle aubaine ! Une âme sainte damnée pour réticence sacrilège et un bon prêtre roulé dans la farine casuistique comme un beignet.

Mais si l'abbé Rondel, cherchant en vain son chapeau, ne comprit sa naïveté qu'en le retrouvant un beau jour sur la tête de Jacques, je vous prie de croire, mes bons amis, que ce dernier n'en reste pas moins perdu sans miséricorde.

Car s'il a volé, avec le chapeau, le droit fort contestable de le porter sur cette terre, vous pouvez être tranquilles, il ne l'emportera pas en paradis.

Jean BOUVIER.

LE VIOLONEUX DU DIABLE²⁵

[Le Petit Parisien – 04/10/1912](#)

Cette fantastique aventure est arrivée à Jacques Ledru, le ménétrier de Roncey. Jacques n'avait qu'un seul défaut, celui de boire plus que de raison dans les « corvées de noce ». Ce défaut faillit, comme vous allez le voir, lui coûter fort cher.

Par une belle nuit d'été, en revenant « vent dessus, vent dessous » du mariage de Thomas Blin, le long de la route de Pont-Brocard à Roncey, il entendit le bruit d'un cheval venant à pique de galop sur lui.

Il voulut se garer. Peine perdue ! Le cheval s'arrêta et le cavalier qui le montait s'écria d'une voix de tonnerre :

- Tu gardes la route pour toi seul, garçon ! Elle est pourtant faite pour tout le monde...

Jacques allait répondre vertement. Mais il s'aperçut que le cheval avait le poil noir et que le cavalier, tout noir aussi et de taille gigantesque, était capable de le coucher d'une chiquenaude sur la poussière du chemin.

Ce fut le cavalier qui reprit :

- Tu reviens de la noce à Thomas Blin, de Pont-Brocard, n'est-il pas vrai ?
- Y a apparence ? répondit Jacques.

²⁵ À quelques mots près, c'est la nouvelle *Le Ménétrier du diable* publiée dans [La Vie Mystérieuse, n° 40](#) en 1910

- Tu as trop bu de « gros cidre » et trop joué du crinclin.
- Y a encore apparence.
- Tu ne seras seulement pas fichu, demain, de boire un verre et de jouer une polka.

Froissé dans sa dignité, Jacques se rebiffa :

- Tu prétends que je ne saurai plus, demain, ni jouer ni boire ?
- Comme tu dis, y a apparence garçon
- Eh bien ! Je te jure, moi, d'être encore bon pour boire une « chaudronnée » de cidre et faire danser tous les diables d'enfer.
- Voilà qui va bien ! conclut alors le cavalier. Trouve-toi ici, demain soir, à la même heure. Je viendrai te prendre, et si tu tiens parole, je te baillerai cent écus, par tous les diables d'enfer.

Le lendemain, Jacques se réveilla avec la bouche amère, le cheveu raide et la conscience troublée par la gravité de son serment.

Cependant, comme il avait gardé la piété de son enfance, il fit d'abord son devoir en allant confesser l'aventure à son curé.

Le curé de Roncey se connaissait en sorcellerie, vu qu'il soignait mieux les malades que tous les « rebouteux » d'alentour. Il déclara que le cavalier noir était le diable, tout simplement. Le violoneux qui s'en doutait cependant, s'épouvanta :

- Je suis damné d'avance, et jamais je n'aurai les cent écus.
- Baste reprit le curé, Satan est souvent plus bête qu'il n'en a l'air. Si tu savais combien je l'ai « roulé » de fois
- C'est possible ! Les curés font merveille avec leur eau bénite et leur latin. Mais comment ferai-je avec mon violon ?
- Ton violon suffira.

Le curé réfléchit une seconde et reprit d'un ton solennel :

- Tu iras, ce soir, au rendez-vous. Je ne sais où Satan a l'idée de te conduire. En tout cas, pour revenir à Roncey, une seule chose te sera nécessaire.
- Laquelle, Monsieur le curé ?
- Connais-tu le *Veni creator* ?
- Pardi !
- Alors, au moment critique, quand tu voudras revenir chez toi, tu n'auras qu'à le jouer à tour de bras !
- Aurai-je aussi les cent écus ? demanda Jacques, avidement.
- Satan est généralement bon payeur, affirma le prêtre. Je pense qu'il saura te tenir promesse, exactement. Va donc en paix et ne bois qu'à ta soif

Le conseil était superflu, car pendant toute la soirée, Jacques but pour s'étourdir.

Vers minuit, il s'en fut à l'endroit où l'attendait, sur son cheval noir, le noir cavalier. Je ne sais trop comment la chose se fit, mais elle se fit avec une rapidité inouïe. Jacques avait à peine eu le temps de dire bonsoir au diable qu'il se trouva transporté en enfer.

Il n'y vit, à la vérité, ni flammes ni horribles démons, mais une suite d'appartements d'un luxe merveilleux, éclairés par des lustres éblouissants. De gentils messieurs en habit noir et de belles dames au corsage épanoui s'y promenaient deux à deux. Une musique se faisait entendre au loin et de capiteux parfums flottaient dans l'air...

Vrai ! sans l'absolue certitude d'être chez le diable, Jacques eût pu se croire en paradis.

Son entrée lui valut un succès de curiosité et de fou rire. Mais le brave garçon ne s'en émut pas. Les damnés n'avaient sans doute jamais vu de près un violoneux normand.

Quand le cavalier, qui l'avait présenté d'un geste, le pria de tenir parole en menant la danse, comme à la noce de Thomas Blin, il attaqua sa meilleure ritournelle et les couples se mirent à tourbillonner. La danse fut d'abord indécise et flottante. Les damnés se heurtaient et s'enchevêtraient de bizarre façon, avec une inexpérience absolue. Lors, le violoneux les excita de l'œil, du pied et de la voix.

Il se retrouvait véritablement tel qu'il était aux noces villageoises, hochant la tête, abaissant et levant son crinclin pour indiquer la mesure, criant à tue-tête les figures du rigodon. Les danseurs partagèrent alors très vite son enthousiasme. Les belles dames n'hésitèrent pas à retrousser leurs jupes pour mieux « tricoter » des jambes. Les gentils messieurs se mirent à piquer l'entrechat et à marquer du talon la cadence, comme de vrais paysans.

À la fin, quand Jacques fit grincer la chanterelle en criant :

– Embrassez vos « créatures »!

Tous s'embrassèrent avec des cris et des rires, dans un délire véritablement infernal.

Combien d'heures, combien de jours même, dura ce fantastique bal ? Jacques n'a jamais pu le dire. Les polkas succédaient aux contredanses, les contredanses aux quadrilles, les quadrilles aux rondes et les pintes de gros cidre aux verres de « franc-bouillant »

Jamais le violoneux n'avait eu tant de verve. Jamais il n'avait bu d'aussi franche boisson. À chaque chopine, la langue lui en « friolait ». Il n'y voyait plus qu'à

travers un brouillard et son archet menaçait de choir de ses doigts, quand il se souvint par bonheur des recommandations du curé.

Alors, dans un dernier élan d'énergie, juste au « mitan » d'un quadrille, il lança les vibrantes notes du *Veni Creator*. Ce fut épouvantable. Les vociférations, les imprécations et les hurlements des démons se mêlèrent à des rires et il des cris de rage. Puis les salons semblèrent tourner dans une valse folle, dans un insensé vertige. Et Jacques se trouva si rudement jeté il terre qu'il s'évanouit.

À l'aube, au lendemain, des gens qui s'en allaient à Roncey, le trouvèrent, près du bourg, au fond d'un fossé bourbeux, à moitié mort.

Je vous fais juge de l'émoi de son réveil !

Cependant, quand il eut trouvé dans sa poche les cent écus promis par le diable, il constata qu'il ne lui restait de l'aventure qu'une très grande soif. Et ce fut le verre en main, qu'il conta d'abord son terrible voyage en enfer.

Je tiens l'histoire du brave curé de Roncey. Il me l'a contée, en ajoutant, pour sauver sans doute sa responsabilité :

- Je n'ai pas l'intime conviction que Jacques ait vu l'enfer. Le cavalier noir était peut-être le propriétaire du château voisin, un Parisien aimant à rire. Il faut toujours se défier des imaginations échauffées par le cidre. Il est ici assez franc de goût, mais pour ensorceler un homme et lui faire perdre la tête, le diable n'est pas son cousin !

Jean BOUVIER.

LA POULICHE

[Le Petit Parisien – 15/05/1914](#)

Aux environs de Pont-Brocard habitait, il y a quelques années, un mauvais garçon qu'on nommait Frimot ou Pierrot-la-Frime, mais qui s'appelait en réalité Pierre Chenu.

Maigre et long, tel un jour sans pain, toujours mal ficelé, suant l'alcool et la vice, malgré cela fier comme un coq, ce mauvais garçon vivait de « haricotage », métier qui consiste à vendre, en foire, des bêtes avariées aux pauvres paysans naïfs.

On le voyait passer le long des routes avec son troupeau de chevaux fourbus et de vaches pelées. Rendu sur la place, il bavardait pendant des heures pour aguicher les gens. À l'entendre, rien ne valait ses carcans et ses carcasses. Son effronterie égalait sa science du mensonge et il empochait sans vergogne l'argent des gogos. Cependant, comme il aimait à boire plus que de raison dans les auberges, l'argent ne lui « durait » guère et il restait gueux.

Un soir de mai, comme il passait devant les herbages de Thomas Blin - le plus brave homme de la commune -. il aperçut, parmi les bœufs et les vaches au pacage, une pouliche qui lui « donna dans l'œil ».

Cette pouliche, dont la robe était blanche comme neige, cabriolait dans l'herbe, dévoilant une vigueur peu commune, un sang généreux et une valeur marchande de premier choix.

La route était déserte, le soir mélancolique et brumeux : Pierrot n'hésita pas. Il entra dans l'herbage, happa la pouliche, lui mit une longe au cou et l'emmena par un chemin de traverse jusque chez lui.

Là, il prit un pinceau, un pot de teinture inaltérable et de la blanche pouliche fit une pouliche noire... opération qui n'est que l'enfance de l'art, pour un « haricotier ».

Je laisse à deviner l'émoi de Thomas Blin, quand, à l'aube du lendemain, il constata la disparition de sa bête. Il crut d'abord qu'elle s'était ensauvée « amont » les champs et il l'y chercha en vain. Puis il soupçonna le vol et le dénonça à la gendarmerie compétente, qui se mit en campagne, vainement aussi.

On parlait déjà de sorcellerie. On supposait que la pouliche avait été enlevée par le diable ou dévorée par un loup-garou, lorsque Thomas Blin eut l'idée de se rendre à la foire de Folligny pour remplacer sa pouliche absente par un bon poulain.

De Pont-Brocard à Folligny, la route est longue. Le père Blin mit sa grise dans les brancards de sa maringotte et partit de bonne heure.

Il roulait au grand trot sur la route quand, à trois lieues de Folligny, au bas d'une montée, il rencontra Frimot. Le gaillard à califourchon, jambe de-ci, jambe de-là, sur une rosse étique, remorquait une douzaine de haridelles à la queue-leu-leu.

Thomas Blin, arrivant par derrière, avisa du premier coup une jolie pouliche noire qui faisait, au milieu des autres bêtes, un contraste puissant. Elle s'ébrouait, piaffait, gambadait, voltigeait, la tête droite, l'œil ardent, les oreilles en l'air.

– Si ma bête perdue n'était pas plus blanche qu'hermine, se dit-il, je jurerais

que la voilà !...

Il poussa un peu son attelage pour examiner les choses de plus près. La pouliche qu'on lui avait volée avait l'œil vairon, le dos légèrement ensellé et - détail tout particulier - il lui manquait un bout de l'oreille droite. Bon ! La bête qui suivait le convoi de Frimot avait aussi l'œil vairon, le dos ensellé et il lui manquait justement un bout d'oreille.

Oui ! mais elle était noire comme le four du diable. Il considéra alors plus attentivement le poil de la bête. Ce poil lui parut empâté, trop luisant, d'un noir trop gras, et l'idée que Frimot avait teint sa pouliche lui vint dans un éclair.

Il cria :

- Hé! Pierrot-la-Frime!

Celui-ci se troubla un peu tout d'abord. Le père Blin désignait la pouliche avec son fouet :

- C'est à toi, cette bête-là ?
- Bien sûr !
- Tu ne l'aurais pas, d'aventure, trouvée dans mon herbage et badigeonnée de teinture noire... dis, mon gars Frimot ?
- De quoi !... De quoi !...
- e dis que cette pouliche est ma propriété et que tu me l'as bel et bien volée... As-tu compris, cette fois ?

Il avait compris. Mais il joua l'indignation, criant d'une voix aigre :

- On n'accuse pas sans preuve. Vous m'avez traité de voleur... faudra le prouver...
- Je m'en charge...
- Ça vous coûtera cher...

– Qui vivra verra !...

Là-dessus, le bonhomme Thomas fouailla sa « grise » et piqua des deux, pour faire tout de suite sa déclaration aux gendarmes de service à la foire de Folligny.

Frimot continua tout tranquillement son chemin. Mais, comme il arrivait au champ de foire, les gendarmes, accompagnés du père Blin, cueillirent la pouliche à seule fin de constater le bon teint de sa couleur... Frimot fut quérir un baquet d'eau, une éponge et une étrille. Les gendarmes lavèrent, épongèrent et frottèrent l'animal pendant plus d'une heure... sans résultat. Le poil restait noir. La teinture employée était de première qualité.

Comme les gendarmes, fatigués de frotter, lâchaient la pouliche, Frimot dit à Blin :

– C'est-y encore là votre bête ?... Allez-vous encore me traiter de voleur ?

Et le bonhomme, buté dans son idée, répondit publiquement :

– Voleur tu es, et voleur tu restes... Quant à la bête, nous verrons plus tard...

Huit jours après, Frimot recevait une assignation à comparaître devant le juge de paix du canton...

Il s'y rendit, arrogant et goguenard. Blin l'accusa nettement, violemment, avec toute la force de sa conviction inébranlable. Frimot défendit avec effronterie son droit de propriété et réclama cinquante francs de dommages pour avoir été, devant les gendarmes, traité de voleur.

Le magistrat restait bien embarrassé, car s'il avait confiance dans les dires du père Blin, il ne pouvait néanmoins, sans preuve, condamner Frimot. De guerre lasse, il

prit la seule porte de sortie ouverte par le code, le bon code basé sur le droit, la justice et l'honnêteté... Coupant court à la discussion, il s'écria :

- Je vais vous déférer le serment.

Alors, s'adressant à Frimot :

- Vous allez jurer devant Dieu et devant les hommes que la pouliche vous appartient !...

Pierrot-la-Frime, sans sourciller, leva la main droite et dit :

- Je le jure !

Le juge condamna alors le père Blin, à payer cinquante francs d'amende pour dommages, en plus des frais du . Procès. Le pauvre homme en fut atterré. Et un grand mépris lui vint de la justice humaine, désarmée contre les escrocs.

La seule justice divine lui restait en fiche de consolation. Lors, en descendant l'escalier du tribunal, il en menaça Frimot qui, derrière lui, ricanait.

- N'empêche, mon gars Frimot, que t'as perdu ton âme...
- Et toi ta pouliche ! lui répondit simplement Frimot !

Jean BOUVIER.

<https://www.retronews.fr/journal/l-echo-nogentais/25-avril-1909/317/1386167/5>

<https://www.retronews.fr/journal/le-nouvelliste-de-bretagne/30-janvier-1921/699/2245431/4>

[Excelsior 24/11/1914](#)

Une belle idée d'auteur

C'est celle que vient d'avoir Jean Bouvier, le puissant et tendre auteur des *Abandonnés* ; notre confrère est inspecteur de l'Assistance publique de la Loire-Inférieure ; il a pensé que les orphelins confiés à lui ne trouvaient pas, hélas ! dans le courrier apporté par le vaguemestre ces bonnes lettres paternelles qui réchauffent le cœur de leurs camarades de tranchée et sont un intermède quasi-divin dans l'héroïque tragédie qu'ils jouent sans répit depuis des mois. Jean Bouvier les connaît tous, il les a visités maintes fois dans les fermes ou l'administration les a confiés à des patrons qu'il surveille ; il les a reçus souvent dans son cabinet de bon tuteur avec l'intérêt et la commisération que méritent ces innocentes victimes de la fatalité. Le brave berger n'a pas oublié son troupeau éparpillé dans la tempête. Voici le texte de la lettre qu'il vient d'adresser à ses gars :

Mon cher pupille,

Il ne faut pas que tu puisses te croire oublié par l'administration de l'Assistance publique, chargée de veiller sur ton enfance et de préparer ton avenir. Pendant que tu combats pour la nation dont tu es l'espoir, pour la patrie qui a toujours remplacé pour toi la famille absente, je veux que tu lises aussi la lettre qui soutient et qui apporte au soldat le réconfort moral si nécessaire au succès... Petit pupille de l'Assistance publique, parti ou engagé dès la première heure, ma pensée n'a pas cessé de te suivre dans l'ouragan de la bataille où tu te tiens debout., comme les autres, face à l'ennemi. Je sais comment tu luttas, combien tu résistes ; je sais que tu accomplis ton devoir jusqu'au bout... Laisse-moi te dire, mon cher enfant, que ton sacrifice portera sa récompense. En défendant la France, tu défends ta mère, cette figure grave et bonne penchée sur ton berceau ; tu travailles pour son bonheur. Tu défends le foyer que tu fonderas, la compagne

que tu épouseras, les enfants qui porteront ton nom.

.....
*Écris-moi, cher enfant, confie-moi franchement et sincèrement tes plus secrètes pensées, tes plus chers .désirs. Considère-moi comme un père dans les épreuves que tu subis courageusement pour la patrie.
Je t'embrasse de tout cœur.*

*Ton inspecteur :
Jean BOUVIER.*

P.-S. — Avertis-moi si tu es blessé.

Nous ne sommes plus dans la bureaucratie, mais dans le domaine de la pensée féconde et de la poésie utile. Un poète seul pouvait avoir cette idée.

Je suis allé le féliciter ; il avait conscience de n'avoir fait que son devoir de bon psychologue, de romancier humanitaire. Témoin le bon mouvement qu'il a eu lors de la mobilisation, lorsqu'un veuf lui amena ses deux enfants de treize et quinze ans, en disant : « J'ai passé l'âge, mais je veux me battre ; voulez-vous vous occuper de mes mioches, ils n'ont personne ?... »

— Que lui avez-vous répondu ?

— Je les garde ; ce sont les enfants de la nation ; on veillera sur eux.

Et Jean Bouvier trouvait exquise et touchante la dernière recommandation du père : « Monsieur l'inspecteur, qu'ils n'oublient pas de faire leurs devoirs de vacances ».

Il y a des prêtres soldats ; il y a des prêtres civils ; il y a vraiment de braves gens.

Maurice VAUCAIRE²⁶.

Nous publierons quelques réponses originales et émouvantes de ces orphelins actuellement au feu.

²⁶ Dans les mois qui suivent Maurice Vaucaire et Jean Bouvier écriront pièce de théâtre et roman ensemble.

[L'Ouest-Eclair \(Rennes\) 17/12/1914](#)

Les orphelins au front

Les œuvres consacrées à soulager nos soldats sont innombrables. Il n'en est pas de plus intéressante que celle fondée par M. Jean Bouvier, notre distingué confrère, inspecteur de l'Assistance publique à Nantes.

Notre petit soldat, au front, a le cœur réchauffé par les missives familiales qui lui parviennent de temps en temps, et qui lui parlent du pays, des parents, de la fiancée; l'orphelin, élevé par l'Assistance publique est seul sous le feu de l'ennemi, sans âme qui vive qui l'encourage, sans un cœur ami qui batte à l'unisson du sien. M. Jean Bouvier a compris ce que cette situation avait de terrible et à chacun de ses pupilles, il a écrit une lettre qui mériterait l'être entièrement insérée.

Pendant que tu combats pour la nation dont tu es l'espoir, pour la patrie qui a toujours remplacé pour toi la famille absente, je veux que tu lises aussi la lettre qui soutient qui réchauffe et apporte au soldat le réconfort moral si nécessaire au succès.

Petit pupille de l'Assistance publique, parti ou engagé dès la première heure, ma pensée n'a pas cessé de te suivre dans l'ouragan de la bataille où tu te tiens debout., comme les autres, face à l'ennemi.

..... Tu gardes toute la sollicitude et toute la tendresse de ton inspecteur. Sois bien certain que son cœur conserve ton souvenir, et que dans le péril, comme dans la gloire, il veille toujours sur ton destin... Considère moi. mon enfant, comme un père. Dans les épreuves que tu subis si courageusement pour la Patrie, c'est le plus ardent de mes vœux.

À cette lettre de leur inspecteur, les pupilles ont répondu, les uns naïvement, les autres héroïquement, mais à tous cette protection a paru douce et consolante.

P. Bodineau, un enfant de Nantes écrit :

Votre lettre m'a tellement touchée que mes yeux se sont mouillés de larmes. Je me sens plus fort. Vous pourrez être fier de votre enfant, comme vous avez la gentillesse de m'appeler. S'il faut tout mon sang pour notre belle France, je le donnerai jusqu'à la dernière goutte.

Le soldat Henri Louis, du 142^e d'infanterie :

On a voulu me verser dans l'auxiliaire, mais j'ai protesté énergiquement et j'ai été blessé le 18 août. Le 18 septembre, je suis reparti volontairement, mais après vingt jours de campagne, ma blessure s'est rouverte. Je vais vite la guérir et revenir défendre la Patrie. C'est ma mère, c'est elle qui m'a élevé, je veux la défendre.

Enfin, citons encore quelques phrases de la lettre du caporal Pannetier :

Le docteur trouve que mes plaies sont superbes (si jamais des plaies eut pu être superbes) et j'attends avec impatience le moment de recommencer la chasse aux Boches. C'est que nous avons fait du bel ouvrage, et lorsqu'on était près d'eux, malgré leurs rafales d'artillerie, malgré les torrents de balles qu'ils nous envoyaient, quand les clairons sonnaient la charge, on s'élançait, baïonnette au canon, et alors, c'était la ruée, la course folle et enfin l'abordage. Quand nous tombions dans une tranchée, pas un Allemand n'en sortait.

Ajoutons que M. Bouvier a reçu et reçoit encore pour les orphelins au front, de nombreuses offrandes et des colis très nombreux qui sont immédiatement envoyés au front par ses soins.

LA DAME AUX TROIS ANNEAUX

[La Revue Normande et Percheronne n°4 \(juillet 1897\)](#)²⁷

Le donjon élève hardiment sa couronne de pierre, dans la mélancolie étoilée, et, tout en roulant des paillettes d'argent sous la blanche lune, le petit ruisseau berce à ses pieds l'âme de la légende parfumée de « Marianson ».

Marianson la dame au grands yeux clairs, aux cheveux d'or mâle..... châtelaine perdue dans la brume des siècles et qui se penche encore dans la tranquillité des soirs de rêve, vêtue d'un linceul de lumière aux créneaux de l'antique manoir.

C'est une bien triste histoire, gens de Normandie, que celle de la « douce Marie »..... Les grands arbres du « Parc » que l'orage viole, la crient dans la tempête et la molle « Briante », la rappelle à voix basse aux orgueilleuses tours.

Lorsqu'il l'eût pressée sur son cœur bardé de fer, sir Renauld mit au doigt blanc de « Marianson », trois anneaux d'or.

Trois anneaux d'or vierge en gage de son amour et de sa fidélité.

- Si point ne reviens de guerre, ma mie, les conserverez en mémoire de votre féal époux; si avec l'aide de Dieu, je puis vous revoir, nous les suspendrons ces anneaux bénis, au berceau de l'enfant que vous attendez.....

²⁷ Dès 1763, Mathieu-Antoine Bouchaud rapportait cette romance dans son *[Essai sur la poésie rythmique](#)*
D'après le [Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne](#), le conte de Jean BOUVIER aurait été sous-titré *Légende de la dame du parc d'Alençon*.

Marianson « la gente dame », pleura deux ans l'absence de son chevalier.

Cependant, pour calmer la fièvre de l'attente, dans la trompeuse longueur des jours sombres et des blanches nuits, madame la Vierge, mère des anges, lui envoya du ciel un petit enfant à bercer.

Un enfantelet blond et rose qui eut nom « Renauld ».

Et Marianson disait en le regardant dormir :

- Quand donc reviendra de guerre mon aimé mari, quand suspendrai-je au berceau de mon fils ces anneaux d'or qu'il me donna en gage de son retour !

Hélas ! Bonnes gens, la pauvre Marie avait compté sans le démon.

Il vint un soir, au pied de la tour de granit, un soir où la belle éplorée, avec dans les yeux l'éclair de l'espérance, interrogeait l'horizon menteur.

Et, de la voir si pâle, dans la douceur des choses, il eut dessein, le maudit, lui ravir son âme, son âme liliale agitée seulement par l'espoir d'un retour.

- Marianson « dame jolie » prêtez-moi vos anneaux dorés !..... car, par ma foi de chevalier, oncques ne vis de ma vie, anneaux si finement ciselés.

Et la pauvrette de répondre :

- C'est un gage de mon seigneur qui guerrroye loin de nous, jamais ne dois m'en séparer !
- Marianson ma noble dame, sur l'honneur je vous les rendrai.

Vous savez tous que les femmes sont souvent bien fières de leurs bijoux et notre Marie était heureuse qu'on enviât les siens.

- Prenez-les Messire, puisqu'il vous plaît avoir les semblables, jamais plus beau travail, m'est avis, ne sortit des mains de l'orfèvre.

Lorsqu'il eût passé les bagues à ses doigts crochus, le démon poussa un cri de joie.

Un cri de joie qui fit frissonner de terreur la frondaison des hêtres qui faisaient au noir domaine une ceinture de printemps ! Et sans perdre de temps, il se rendit chez l'orfèvre.

- Bel argentier, faites-moi, je vous prie, trois anneaux d'or aussi beaux, aussi gros que ceux-ci : je les veux en tout point semblables à ceux de « Marianson ».

La perversité du démon est sans égale, je vous dis. Avec les bagues que lui livra l'orfèvre il se transporta, aussi rapidement qu'il lui fut possible, au cœur même de la bataille où se trouvait l'époux de la pauvre Marie..... Ce bon sire Renauld qui était bien loin de s'attendre, vous pensez bien, à pareille rencontre et qui rêvait encore tous les soirs, dans son manteau de guerre, aux douceurs de son beau pays et au sourire gracieux de son amie.

- Preux chevalier, dit le « malin », je m'en reviens de Normandie. Votre absence a été bien longue et il m'est avis qu'elle n'a que trop duré.
- Marianson, ma gentille femme, serait-elle, messire, en danger ?
- Marianson, la jolie dame, se joue, seigneur, de votre crédulité. Depuis longtemps, je vous le dis, elle a fait de moi son ami
- Tu en as menti, hurle Renaud, ma chère épouse est incapable d'une aussi noire trahison.

Et le démon, qui ricane, d'ajouter :

- Croyez ou ne le croyez..... voici vos trois anneaux dorés.

La douleur de sire Renauld fut effrayante. Pendant trois jours et pendant trois nuits, il pleura toutes les larmes de ses yeux, toute la joie de son cœur.

Le matin du quatrième jour, il partit à franc étrier vers la Normandie ayant dans l'âme de bien terribles projets que lui avait soufflé l'horrible jalousie pour endormir sa douloureuse fureur.....

Arrivé au château, il frappa trois coups du pommeau de son épée à la porte de la

cour, trois coups qui firent tressaillir « Marianson » près du lit de son enfant.

Elle courut ouvrir :

Alors Renauld, sans la regarder, monta droit à la chambre nuptiale, à la chambre où naguère ils avaient vécu leur bonheur.

Là, les dents serrées, le feu dans les yeux, il saisit son fils et par trois fois, frappa sa tête blonde sur les dalles sonores..... le sang du pauvre petit gicla sur la blanche muraille en perles de rouge rosée.....

Pâle de terreur, à demi-morte d'épouvante, Marie n'avait pu pousser un cri.

Il la saisit à son tour par les cheveux, ses grands cheveux qui la casquaient de flamme, et la traîna ainsi du haut en bas du donjon de granit le corps de la malheureuse rebondissait sur les dures marches de pierre, sa robe blanche se déchirait il n'y prenait point garde.

Quand il fut au pied du donjon..... il la traîna par les ronces et par les épines..... la rage au cœur il allait..... la tête perdue, le regard fou..... et la pauvrete laissait à chaque buisson des lambeaux de sa chair.

Puis il s'arrêta..... la robe blanche de Marie était devenue rouge ses yeux, ses grands yeux clairs, s'étaient clos sous les baisers bleus de la douleur

C'est alors, que sire Renauld haletant, le cœur meurtri, n'ayant plus ni force ni pensée regarda sa femme pour la première fois depuis son tragique retour.

Elle était belle dans la mort malgré l'horreur de ses blessures, la « gente dame », sa chevelure faisait encore à son pâle visage une auréole et ses blanches mains mettaient au pourpre de ses linges de sang comme des taches de lumière.

L'époux regarda une dernière fois ces mains divines qu'il couvrait naguère de fous baisers — l'époux regarda une dernière fois et frissonna soudain d'épouvante et de remords.

Au doigt de la noble victime, brillaient d'un fauve éclat les trois bagues d'or.

Les trois bagues d'or vierge, gage de son amour et de sa fidélité.

Le lendemain, le chevalier Renauld mourut de désespoir.

Depuis ce temps, les soirs de givre, dans le ciel d'argent mat elle apparaît parfois

la malheureuse femme, elle apparaît parfois sur la couronne de la tour.

Vêtue de clair de lune, elle agite ses délicates mains, où brillent toujours les bagues, preuve dorée de son innocence, pousse un cri vibrant d'angoisse et disparaît.

Cependant que le donjon élève hardiment sa couronne de pierre dans la mélancolie étoilée, et que tout en roulant à ses pieds, le petit ruisseau berce à jamais l'âme de la légende parfumée qui est celle de « Marianson ».

Jean BOUVIER

CHANT D'ORGUE

La Revue Normande et Percheronne (octobre 1897)

SYMPHONIE EN MINEUR

Les sons bleus des douces flûtes commencent... c'est, avec le gris pâle tremblotant des lointaines voix célestes, la mélodie d'un ciel très azuré où passent les chevelures tenues de nuages à peine perceptibles.

Elles chantent la brise chargée de parfums par les jours de grand soleil le long des grèves silencieuses, soulevant à peine légèrement le petit sable marin où râlent les insectes sauteurs du bord du flot.

Cependant s'enfle la voix de l'orgue..... Voici la résonance étrangement verte des cors plaintifs, lançant dans ce paysage si doux de frissons d'ondes sonores, comme une tache d'ombre plus forte, comme un voile d'attente grave qui fait lever les yeux vers l'inespéré.

L'accompagnement aussi s'est fait encore plus lent, et, de cristallin est devenu sourd ; c'est le ronronnement jaune des bassons au soupir monotone et chaud, estompant toute cette verdure de longues franges d'or

Pourquoi faut-il qu'à cette heure, dans le larmolement d'opale des clarinettes, s'élève rouge d'un long rayon, le champ triomphal des trompettes vibrantes.....

Pourquoi dans le primitif paysage de tristesse réfléchie, ces larges sanglots de lumière sanglante ?..... L'âme primitivement entorpée d'émoi mélancolique s'élançe, sous le souffle, de terreur Les trompettes rouges chantent la gloire des victorieuses batailles..... Evohé ! voici l'orage des sons et des couleurs !

Dans l'échevellement noir des contrebasses tonnantes, à travers les coups violents des cymbales de feu, et l'éclat blanc laiteux des pistons hurleurs ; c'est à peine si

l'on saisit maintenant la chanson lointaine et naïvement rose des violons qui pleurnichent..... Tout se heurte et se confond dans l'immense harmonie.

Le ciel très bas semble écraser la terre sous le poids des nuées, les immenses vagues se soulèvent effilées d'éclairs, et cette superbe musique semble arrêter l'élan des âmes et le sang des cœurs..... Puis, tout se fond soudainement..... Tout s'éteint dans la nuit..... À peine, là-bas, dans un horizon incommensurablement éloigné le grésillement d'une cigale..... À peine le cri étouffé de la petite flûte qui maintient l'alliance encore entre ce terrible orage et ce terrible silence.

Alors, sur le rythme lent du désespoir, répercutée par la voûte encore vibrante, s'élance enfin la voix humaine.

Elle vient de lancer à son tour, après l'ouragan dévastateur, en notes tremblantes et bleu céleste le chant d'espoir qui console et le chant d'amour qui fait bénir.

Oh ! large symphonie qui, dans l'émotion poignante, trouble la vue et fait chanceler la pensée Tu nous tiens tout entier sous tes serres de flamme et tu éblouis nos yeux par l'arc-en-ciel de tes couleurs.

Heureuses étreintes, pourtant..... caresses de lumière bien douces à ceux qui ont saigné le long du grand chemin de la vie et qui, malgré l'orage des passions mauvaises, ont assez d'idéal en tête pour chanter encore...

Jean BOUVIER.

UNE LARME DE NOËL

La Revue Normande et Percheronne (décembre 1897)

I

C'était un grand linceul verdâtre sous la lune au limpide croissant. C'était un large ciel piqué d'étoiles où le vent, comme à plaisir, chassait de petits nuages floconneux qui passaient vite.

Neuf heures venaient de sonner à l'église au clocher pointu baigné de lueurs opalines, et sous la voûte où à travers les vitraux filtraient des rayons, dans sa niche de granit, le père Noël qui dormait depuis un an les mains jointes s'éveilla lentement.

Sur sa tête auréolée, sur cette grande figure que cachait à demi la barbe floconneuse, les siècles avaient passé... et, par la froide obscurité dans la paix du sanctuaire il s'étirait baillant, très las, comme fatigué d'un trop long sommeil.

Déjà ! murmurait-il et comme le dernier coup de l'horloge vibrait encore dans la nef, les deux anges qui d'ordinaire, l'accompagnent en cette nuit, apparurent.

C'étaient de très beaux anges, jeunes encore, bien qu'ils aient vu créer le monde. Ils avaient de longs cheveux frisés et de grandes ailes bleues sous lesquelles ils portaient crânement de lourds paquets pleins de bonbons et de joujoux, récompense rêvée des enfants sages qui attendent Noël.

II

Ils sont partis tous les trois! Dans la profondeur azurée du ciel ils passent comme un rêve léger et leur vol rapide laisse derrière eux un sillon de lumière...

Il est dix heures et les cloches affolées annoncent la rédemption. Oh ! la voix de bronze immense et grave qui fait trembler la terre ! la voix chérie des cœurs

inconsolés !

Cependant au milieu du ciel qui vibre, il passe le père Noël serrant sur son cœur de saint, tout contre les derniers flots de sa barbe blanche, cette grande clef d'or qui a nom « espérance », clef qui force toutes les portes, fermant les yeux... ouvrant les âmes.

Il vole et les ailes grandes étendues de ses deux anges guides le protègent du froid piquant.

Parfois dans la campagne bleuie de lune, sur les toits des petites chaumières vaguement noyées d'ombre, ils s'arrêtent tous les trois jetant par les béantes cheminées dans les petits sabots quêtés, les promesses attendues, les bonbons sucrés, les jouets fragiles. Puis ils repartent, Noël sourit sous son capuchon de laine, les anges dansent au son des cloches !

III

C'est une maison aux fenêtres rouges dans la nuit. Dans une chambre pauvrement meublée, sous de blancs rideaux qui mettent à son visage une mystérieuse demi-teinte, le petit Charlot, les yeux très ouverts, brillants de fièvre, écoute en râlant la voix profonde du ciel qui chante et près de lui agenouillée, les mains crispées d'angoisse, sa pauvre maman pleure silencieuse, car depuis longtemps le petit Charlot est malade et voilà que maintenant, dans la gaîté des choses, le petit Chariot va mourir.

Et pourtant c'est l'heure où, dans les yeux clos des enfants blonds aux cheveux épars sur les oreillers de dentelle, passe la vision du paradis ! C'est aussi l'heure où tressaille plus délicieusement le cœur des mères heureuses... Noël qui fait aimer, Noël qui fait bénir.

Et pourtant, dans la gaîté des choses, le petit Chariot allait mourir !

IV

Du haut des nuages fuyants, dans sa course qu'il hâtait déjà, le père Noël aperçut cette maison dont les fenêtres étaient éclairées malgré l'heure tardive et les anges

tout secoués de rires joyeux, ivres d'hosannas de triomphe, s'arrêtèrent aussi, les ailes frémissantes... car ils avaient senti soudain passer sur leur front, comme un souffle plus glacial encore que le vent de cette nuit de glace... le souffle de la mort.

Alors, lentement, dans un silence recueilli, ils s'approchèrent de cette demeure qui saignait dans l'ombre noire !

Ils en firent deux fois le tour pour chercher à se poser et deux fois sur sa couche d'agonie l'enfant eut dans ses yeux déjà ouverts sur le néant, comme un reflet du bonheur du ciel... Puis ils montèrent sur le toit et par la cheminée large ouverte, le vieux Noël regarda dans la chambre.

V

C'était triste, bien triste, ce qu'il y vit le vénéré saint... Ce petit être qui allait mourir quand d'autres rêvaient au même moment aux joujoux du lendemain... Cette maman qui de désespoir tordait ses pauvres mains et pleurait secouée de nerveux sanglots... et plus loin, dans la profondeur de l'ombre, juste au chevet du lit, la mort ricanante, la faux levée prête à trancher.

C'était si triste, si triste que dans ses yeux, sous la broussaille des sourcils épais apparut une grosse bonne larme qui roula dans sa grande barbe et, comme il faisait très froid elle tomba glacée par la cheminée aux pieds de la pauvre mère navrée, scintillante perle fine parfumée de compatissante douleur !

Et comme la maman étonnée levait la tête, elle vit par la cheminée les anges radieux qui emportaient bien loin vers les profondeurs célestes, l'âme de son petit enfant chéri qui venait de mourir. Heureuses les cheminées par où vient tomber dans les désespérantes douleurs humaines, une larme de saint !

J. BOUVIER.

Feuille1

Année	Titre	Description matérielle	source	communes citées
1897	La Dame aux trois anneaux.	La revue Normande et Percheronne n°4 07/1897	*	
1897	Champ d'orgue	La revue Normande et Percheronne n°5 10/1897	*	
1897	Une larme de Noël	La Revue Normande et Percheronne		
1899	Rocaboy + L'étrange affaire	Alençon : A. Herpin, In-16, 418 p. Le Journal de l'Orne du 21/09/1901 au 11/01/1902	**	
1900	Une Conquête	Paris, Flammarion 1 vol. in-12, 391 p	*	
1900	Spirite !	La revue Normande et Percheronne n°6 02/1900	*	
1900	La fée Loo, légende percheronne	La revue Normande, Alençon 05/1900	*	
1900	Le huitième jour	La revue Normande, Alençon 06/1900	*	
	Une Conquête Co-signée avec G.L. Dupray	La revue Normande, Alençon 07/1900	*	
1900	Le lutin amoureux	La revue Normande, Alençon 08/1900	*	
1900	La dernière Soule	La revue Normande, Alençon 11/1900 Fraternité Revue n° 104 10/1906	*	
1900	Carillon	La revue Normande, Alençon 12/1900	*	
1901	Fille de chouan !	E. Flammarion In-12 249 p.	*	
1901	Varou	la "Revue populaire". N°2 In-16, 31 p./ Alençon : Vve Guy	*	
1901	Pour l'Empereur (sous le pseudonyme Jean de la Noë)	Théâtres d'Alençon, de Flers, de Cherbourg	****	
1901	La dernière Soulte	(Le Bien populaire), organe de vulgarisation scientifique Et d'éducation sociale. Bi-mensuel, n° 5 1,2,3,4. Vve Félix Guy et Cie; éditeurs, 1900-1901.	*	
1901	Fierma	La revue Normande, Alençon 01/1901	*	
1901	Le P'tit Riot	La revue Normande, Alençon 03/1901 Le Journal de l'Orne 20/07/1901		
1901	Une étrange affaire	Le Bon Journal / Librairie E. Flammarion, n° 1620 à 1627	*	
1901	les Auteurs Normands à Bagnoles	La Province, Le Havre 10/1901	*	
1902	Le Bâton normand, chanson, paroles de J. Bouvier, musique de Léon Lhommas	Alençon : impr. de Vve L. Guy in-8° , 3 p., portr. et musique		
1902	Deux Rosses !	Paris : Librairie Molière In-12, 326 p.	*	
1902	Ma Prairie, romance normande	Alençon : impr. de Vve Guy In-8° , 1 p.		

Feuille1

1902	Le "coup de branche" de Bidois, conte de Noël	La Province, Le Havre 01/1902	*
1902	Que l'amour caôse de peine & Idylle normande	concert de la Société Normande des Auteurs	*
1902	Les Fées Normandes: La Marque	La Province, Le Havre 04/1902	*
1903	Le Droit de vie	éd. Juven Félix In-12 294p.	*
1903	Saint-Lô	La Province, Le Havre 03/1903	*
1904	Nos bons curés ; leurs joyeusetés, leurs péchés.	Librairie illustrée 1 volume in-18. Prix : 3 fr. 50	*
1904	Sécularisée !	Librairie illustrée in- 18 jésus. — Prix 3 fr. 50	*
1905	Jean Bouvier	L'informateur des gens de lettres 07/12/1905	*
1906	les Abandonnés	Paris : J. Tallandier 1 volume in-18 : 3 fr. 50	*
1906	La Fauche, chant de Normandie Co-signée avec Abel Colin		*
1906	L'Écho	La Gazette de Biarritz Bayonne et Saint-Jean-de-Luz 09/03/1906	
1906	La vengeance de Derieu	Le Réveil Fertois 04/03/1906	
1906	Le rôti de Monsieur le Curé	Le Réveil du Nord 25/06/1906	
1906	Au paradis des dames	La Gazette de Biarritz Bayonne et Saint-Jean-de-Luz 10/08/1906	
1906	Le réveil indiscret	La Lanterne 02/08/1906 Le Réveil Fertois 22/07/1906 La Lanterne 14/08/1906	
1906	Le bain de pénitence	Le Réveil du Nord 02/09/1906 Le Réveil Fertois 02/09/1906	
1906	Les Initiales	Le Réveil du Nord 19/09/1906	
1906	La part de paradis	Le Réveil du Nord 17/11/1906 Le Réveil Fertois 02/12/1906	
1907	Le Grimoire	La Gazette de Biarritz Bayonne et Saint-Jean-de-Luz 18/01/1907	
1907	La tache sanglante	La Gazette de Biarritz Bayonne et Saint-Jean-de-Luz 25/01/1907	
1907	Les images	La Gazette de Biarritz Bayonne et Saint-Jean-de-Luz 09/03/1907	
1907	Un saint de trop...	La Gazette de Biarritz Bayonne et Saint-Jean-de-Luz 11/05/1907	
1907	Précis des lois d'assistance et d'hygiène publiques	Paris, libr. Larose et Tenin 1 vol. in-12, 358 p.	*
1908	Le fou...	L'Ouest-Eclair 05/07/1908 La Revue Illustrée du Calvados 01/1909 P 6 Le Petit Parisien 12/08/1919	
1909	Les droits du mari	Le Petit Parisien 07/02/1909	

NDC

Feuille1

1909	Une nuit de noce	Le Petit Parisien 26/02/1909 La Revue Illustrée du Calvados 08/1909 P 125 L'Echo Nogentais 25/04/1909	
1909	La peur qui tue	Le Petit Parisien 29/04/1909	
1909	Le « cap des tempêtes »	Le Petit Parisien 25/05/1909	
1909	La Petite Sœur	Le Petit Parisien 21/08/1909	
1909	Le Dernier Délai	Le Petit Parisien 28/10/1909	
1909	L'oncle Jules	Le Petit Parisien 18/12/1909	
1909		L'Almanach de l'Écho Nogentais pour 1910	*
1910	La Confession	Le Petit Parisien 01/06/1910	
1910	Le Ménétrier du diable	La Vie Mystérieuse, n° 40	Roncey, Pont-Brocard
1910	La Vampire	La Vie Mystérieuse, n° 41, 42, 43, 44, 45 & 46 & "Romans pour tous" 04/1920 Paris : Ed. du Livre national	* St-Martin de Cenilly, Belval
1910	Une bonne raison	Le Petit Parisien 05/11/1910	
1910	La part de paradis	Le Petit Parisien 29/11/1910	
1910	La Petite Zizi	Le Petit Parisien 18/12/1910	
1910	Jim	Le Petit Parisien 31/12/1910	
1911	L'héritage	Le Petit Parisien 13/02/1911	
1911	La Chandelle	Le Petit Parisien 09/03/1911	
1911	L'amour passe...	Le Petit Parisien 30/03/1911	
1911	Le feu follet	Le Petit Parisien 15/04/1911	
1911	Morte ou vivante ?	Le Petit Parisien 02/05/1911	
1911	Le coup du Père Breuil	Le Petit Parisien 05/06/1911	
1911	Un flirt	Le Petit Parisien 03/07/1911	
1911	Les Bucaille	Le Petit Parisien 04/08/1911	
1911	Le revenant	Le Petit Parisien 19/08/1911	
1911	Le Fluide	Le Petit Parisien 04/09/1911	
1911	La fauvette	Le Petit Parisien 16/09/1911	
1911	Noblesse oblige	Le Petit Parisien 04/10/1911	
1911	Le lien de sang	Le Petit Parisien 26/10/1911	
1911	La démission	Le Petit Parisien 15/11/1911	
1911	Le pourboire	Le Petit Parisien 07/12/1911 Midinette 08/02/1935	

Feuille1

1911	La belle dame de Paris	Le Petit Parisien 22/12/1911
1912	Tom Canon	Le Petit Parisien 06/01/1912
1912	La réconciliation	Le Petit Parisien 18/01/1912
1912	L'Assignation	Le Petit Parisien 18/02/1912
1912	Le P'tit gars	Le Petit Parisien 13/03/1912 Le Nouvelliste de Bretagne 30/01/1921
1912	La vertu de Toinette	Le Petit Parisien 29/03/1912
1912	L'apparition	Le Petit Parisien 14/04/1912
1912	Le Père	Le Petit Parisien 11/05/1912
1912	L'amoureux lutin	Le Petit Parisien 05/06/1912
1912	L'intersigne	Le Petit Parisien 07/07/1912
1912	Madame Mouche	Le Petit Parisien 08/08/1912
1912	L'halluciné	Le Petit Parisien 01/09/1912
1912	La récompense	Le Petit Parisien 15/09/1912
1912	Les drogues	Le Petit Parisien 19/09/1912
1912	Le Violoneux du diable	Le Petit Parisien 04/10/1912
1912	La perle	Le Petit Parisien 01/11/1912
1912	Le grand valet	Le Petit Parisien 21/12/1912
1913	La conduite	Le Petit Parisien 05/01/1913
1913	La Noire	Le Petit Parisien 03/02/1913
1913	Maryvonne	Le Petit Parisien 06/03/1913
1913	L'assassin	Le Petit Parisien 31/03/1913
1913	Le serment	Le Petit Parisien 15/04/1913
1913	Maldonne !	Le Petit Parisien 08/05/1913
1913	Le cœur de Margot	Le Petit Parisien 03/06/1913
1913	Colosse	Le Petit Parisien 03/07/1913
1913	Le billet de cent francs	Le Petit Parisien 23/07/1913
1913	Le goût du sang	Le Petit Parisien 05/08/1913
1913	La Croix-Jugan	Le Petit Parisien 02/09/1913
1913	La chemise	Le Petit Parisien 04/10/1913
1913	Une gageure	Le Petit Parisien 16/10/1913
1913	Les deux clercs	Le Petit Parisien 02/11/1913

Roncey, Pont-Brocard
« Port-sur-Erdre »

Feuille1

1913	La peur	Le Petit Parisien 18/11/1913	
1913	Le noyé	Le Petit Parisien 01/12/1913 Midinette 10/08/1934	
1913	Une femme	Le Petit Parisien 18/12/1913	
1914	Du rôle des fonctionnaires de l'assistance publique dans la loi du 22 juillet 1912,	Revue des tribunaux pour enfants, 1ère année, 1913-1914, p. 339-345.	*
1914	Flagrant délit	Le Petit Parisien 03/01/1914	
1914	Les incurables	Le Petit Parisien 02/02/1914	
1914	La voix des morts	Le Petit Parisien 17/02/1914	
1914	Dagobert	Le Petit Parisien 05/03/1914	
1914	Fidélité	Le Petit Parisien 18/03/1914	
1914	Au « Joyeux calfat »	Le Petit Parisien 03/04/1914	
1914	L'idée de Thérèse	Le Petit Parisien 20/04/1914	
1914	Son frère !	Le Petit Parisien 02/05/1914	
1914	La Pouliche	Le Petit Parisien 15/05/1914	
1914	La robe blanche	Le Petit Parisien 03/06/1914	
1914	L'Écharpe	Le Petit Parisien 21/06/1914	
1914	La polka	Le Petit Parisien 06/07/1914	
1915	Le Sénégalais	Le Petit Parisien 18/01/1915	
1915	Au camp des prisonniers allemands de Belle-Île	Le Petit Parisien 14/02/1915 & Le Petit Parisien 16/02/1915	
1915	Les deux voyageurs Co-signée avec Maurice Vaucaire	(pièce jouée pour la 1ère fois Par la Comédie Française le 05/03/1915)	*
1915	Gédéon	Le Petit Parisien 15/03/1915	
1915	Un « garnement »	Le Petit Parisien 16/08/1915	
1915	Une méprise	Le Petit Parisien 09/10/1915	
1915	Le Bulgare	Le Petit Parisien 19/12/1915	
1916	Messagères !	Le Petit Parisien 24/02/1916	
1917	L'otage Co-signé avec LAUMANN	De l'Excelsior 02/01/1917 au ??? (manquent les derniers épisodes)	
1917	Autour du clocher Co-signée avec Maurice Vaucaire	Le Petit Troyen 11/04/1917	
1919	L'âme des ruines	Le Petit Parisien 23/08/1919	
1919	Le T.P.U.	Le Petit Parisien 29/08/1919	

Pont-Brocard – Folligny

Feuille1

1919	La couronne	Le Petit Parisien 21/10/1919	
1919	Nichette	Le Petit Parisien 26/10/1919	
1919	La cachette	Le Petit Parisien 07/11/1919	
1919	Un coup de Jarnac	Le Petit Parisien 03/12/1919	
1920	L'enfant du naufrage	Paris : Ed. du Livre national n° 195	*
1920	Picotin		*
1920	La meilleure part	Le Petit Parisien 11/01/1920	
1920	La Malurette	Le Petit Parisien 08/09/1920	
1920	Dans la brume	concours Ouest-Éclair 1920	*
1921	Le mal du pays	Le Petit Parisien 29/03/1921	
1921	Quentine	Le Petit Parisien 22/05/1921	
1921	La promesse	Le Petit Parisien 05/06/1921	
1921	La tasse de Chine	Le Petit Parisien 30/08/1921	
1921	« ça va bien »	Le Petit Parisien 07/09/1921	
1921	Rien des agences	L'Avenir de la Mayenne 09/10/1921	
1921	Les Galvaudeux	Le Petit Parisien 20/10/1921	
1921	L'attaque nocturne	Le Petit Parisien 05/11/1921	
1921	L'omelette	Le Petit Parisien 07/11/1921	
1922	L'arrestation	Le Petit Parisien 21/01/1922	
1922	Le vautour	Le Petit Parisien 18/07/1922	
1922	Sous le manteau	Le Petit Parisien 09/08/1922	
1922	Le Saint-Émilien	Le Petit Parisien 22/08/1922	
1923	Le testament de Carabosse	Le Petit Parisien 15/07/1923	
1924	Le berceau vide	France-Edition	**
1925	Le Rêve de Mignonne	Paris : Ed. du Livre national	*
1925	Cloches et tinterelles	Le Journal de Flers et de l'arrondissement de Domfront 01/04/1925	
1926	Le jet du marteau	Le Petit Parisien Le Journal de Flers 13/01/1926	
1926	Le Père Bouton	Le Petit Parisien 20/01/1926	
1926	Précocité	Le Petit Parisien 07/12/1926	
1927	Dans la tranchée		*
1929	La démonsse de minuit	Paris : Ed. du Livre national 64 p.	

Feuille1

1929	La faute de Bijou	Paris : Ed. du Livre national 64 p. Tallandier	*
1930	L'ingénieux fiancé de Josette	Paris : Ed. du Livre national 64 p.	
1930	Les révoltes de Gilberte	Paris : Ed. du Livre national 64 p.	
1930	Le trésor du négrier	Paris : J. Tallandier 1 vol. (126 p.)	*
1930	Une boutade de Jean Luron	Radio-Paris	*
1931	Le crime d'un jaloux	Paris : F. Rouff 1 vol. (80 p.)	
1931	Le diamant de Mariette	Paris : J. Tallandier 60 p.	
1932	Le coeur d'Annie	Paris : J. Tallandier 94 p.	
1932	Coeur en péril	Paris : librairie contemporaine 1 vol. (32 p.) / Tallandier	*
1932	L'erreur de Sylvette	Paris : J. Tallandier 60 p.	
1932	La fugue de Lily	Paris : J. Tallandier 94 p.	
1932	le Sauveur de Jeanine	Ma lecture. N° 34 Paris, impr. Cremieu ; Jules Tallandier	
1933	Tante Hélène -P'tit Père !. - [1]	Paris : J. Tallandier 3 romans	
1934	L'Affaire Brulard	Paris, Tallandier, Collection "Criminels et policiers", 1934, 192	*
1934	La Proie d'un fétiche	Ed. de la Baudinière 251p Collection "La tache de sang"	*
1934	La folle de Mal-Abri	Paris : F. Rouff Collection Mon roman N°592	*
1934	Les pseudonymes	Midinette 21/12/1934	
1935	Le billet de loterie	Midinette 01/03/1935	
1935	Le Mari de Claudine	Midinette 29/03/1935	
1935	Le fantôme	Midinette 19/04/1935	